

Augustin d'Orsay

Pensées du chemin de Saint Jacques





«Elle est près de toi cette Parole, elle est dans ta bouche et dans ton cœur»

Extrait lu dans l'une des premières églises que j'ai visité, à Bidart lors de mon premier jour de marche.

Pensées du chemin de Saint Jacques: Une envie d'aventure et d'ouverture du coeur

Après presque 40 jours de marche sur le chemin de Santiago je décide de me lancer dans la rédaction de mon premier texte. Ce récit aura une forme polymorphe. Entre journal de bord du voyage et réceptacle de pensées. Le lecteur alternera ainsi réflexions, poèmes, récits et prières. À travers une écriture spontanée issue du petit carnet que j'ai emporté sur le chemin je traduis l'essence de mon voyage.

J'aimerais avant vous donner un peu de contexte: le 13 juillet 2022 j'ai fait mon premier jour de marche depuis Bayonne.

J'ai marché ensuite sur le camino del Norte (chemin du Nord) qui longe toute la côte nord de l'Espagne.

Maintenant que le contexte est posé je ne vais pas m'attarder plus que ça sur les différentes étapes de mon pèlerinage parceque ça n'est pas la ce qui m'intéresse. De plus ayant suivi le balisage et les étapes dites classiques vous pourrez très bien trouver les informations que vous souhaitez dans un guide. Ca sera bien plus clair et complet.

Non le but de ce récit est de vous partager mon expérience et ainsi peut-être vous inspirer à marcher. À marcher sur le chemin pour atteindre votre coeur. Marcher en vous même. Marcher afin de ralentir pour observer mieux avec détachement et calme. Ralentir. Se poser. Se recueillir.

1

Premier jour de marche. C'est étrange, tous les jours je m'entraînais à marcher avec mon sac et mon matériel pour me préparer à cette grande marche mais là c'est le grand, le vrai départ. Je pars. Me voici enfin sur le chemin de Saint Jacques. On est tous en chemin, on a tous quelque chose à chercher. À moi de trouver mon trésor comme dirait Paulo Coelho.

Une dame m'a donné des papiers, des directions et ma coquille au départ de Bayonne. Puis j'ai marché. J'ai marché...J'étais lourd, dans ma tête et dans mon corps. Lourd, le sac qui tirait sur mon dos, sur mes spinaux. J'ajustais progressivement mon sac, mon matériel et je ne lâchais pas le guide des yeux par peur de me perdre. Quelle joie j'ai ressenti en voyant l'océan à Bidart après mes premières heures de marche ! Il était d'un bleu azuré, pur, l'horizon sans limite. Entre les champs et les statues religieuses je marchais. Étonnamment vous ne pouvez pas savoir quelle joie ça peut procurer de voir le stop ou le feu tricolore annoncé dans le guide. J'étais souvent dans l'attente et l'ennui les premières heures de marche, j'allais devoir accepter le vide. À la fin de la journée j'avais les mollets gonflés, durs comme du bois.

Les hommes ont un cœur grand et pur. J'ai été touché par la générosité des âmes sur le chemin. Je n'ai plus grand chose mon sac est ma maison. J'attends de rencontrer cette fille sur la plage, en voyage mais non je vais être seul c'est le vrai moi qui se révélera. Le moi du cœur. J'entends plus rien. J'entends rien. J'entends tout. Le bruit lourd de mes pas et le clapotement de l'eau dans ma gourde. Je récite des mantras avec ton

collier et ta labradorite me protège.

Je suis arrivé à l'auberge de Saint Jean de Luze. J'ai posé mes affaires et je suis parti me baigner à la plage. J'avais des tas de pensées mais j'étais heureux de commencer l'aventure. Je me sentais libre. Libre d'être et de marcher. Je voulais arriver au bout de l'Espagne. Comment et quand m'importait peu. J'allais faire une grande expérience.

Le lendemain j'ai marché avec Anne, qui était arrivée après moi à l'auberge. J'ai cependant pris un chemin différent sur la fin pour me retrouver seul, jusqu'à Irun. J'ai longé la côte touristique d'Hendaye jusqu'à passer la frontière par ce grand pont métallique. Je me souviens des premiers panneaux en espagnol, de l'agitation industrielle. J'étais libre. Je marchais. Ma destination était à plus de 800 kilomètres...

En attendant l'ouverture de l'auberge d'Irun j'ai fait une sieste dans un parc de la ville. J'écrivais aussi mes premiers mots dans ce journal.

J'ai rencontré beaucoup de gens dans cette auberge. Il y avait une soixantaine de lits et même s'ils n'étaient pas tous occupés le brouhaha était présent.

Aussitôt j'ai rencontré Léa qui était française, elle m'a proposé d'aller à la plage avec le groupe qui s'était formé juste devant l'auberge en attendant son ouverture. Puis après cette balade on a pris un menu del peregrino (du pèlerin) tous ensemble au restaurant.. Je peux dire que mon chemin a commencé vraiment ce jour là, dans son aspect relationnel et introspectif. Les rencontres allaient me faire évoluer. Je me laissais porter comme un enfant. Et les personnes qui me rencontraient avaient le soin de me protéger et de me mater. Peut-être ai-je été trop couvé et materné dans mon enfance? Quoiqu'il en soit Léa avait ce comportement très accueillant avec moi et me proposait volontiers son aide et sa bienveillance. Malgré toutes mes interrogations j'aimais ces filles qui parlent avec une voix rassurante et chaleureuse. Je suis parti seul de l'auberge dans le rose du matin. J'ai suivi le balisage mais j'ai réussi à me perdre dans la forêt, heureusement que j'avais mon gps sur mon téléphone.

Puis au Sanctuaire de Guadalupe j'ai retrouvé Sara avec qui j'avais partagé le repas à l'auberge de Saint Jean de Luze. On a marché un peu ensemble puis nos chemins se sont séparés car j'ai décidé de prendre le chemin côtier, plus ardu tandis qu'elle a pris le plus accessible par la forêt. Elle m'avait généreusement donné des conseils pour la répartition de mon sac à dos.

J'ai escaladé un sentier bordé d'herbes hautes et de quelques arbustes puis je suis arrivé aux abords d'une plaine où un majestueux cheval noir me faisait face. Je l'ai instantanément pris en photo avec mon appareil jetable. J'avais

du entrer par une petite porte en bois qu'il était convenu de fermer pour ne pas laisser s'échapper les élevages de chevaux ou de moutons. Ce genre d'accès étaient des choses communes durant le chemin.

Mon Dieu tu me faisais Roi dans la vallée au milieu des chèvres et des pot-toks. Je ralentis le rythme de ma respiration, je conscientise. Quand le paysage devient varié et vallonné la marche devient plaisante et fluide.

Je suis arrivé au sommet du mont Jaizkibel, j'ai commencé ma descente d'abord par des sentiers herbeux et fleuris puis par la forêt. Les coquelicots, les herbes grises. Dans la descente par la forêt j'ai parlé avec des hollandais sexagénaires un moment. L'un avait déjà fait le chemin quelques fois et l'autre faisait le chemin pour la première fois. Je suis arrivé à Lezo où un bateau m'a conduit de l'autre côté, à Pasaia. J'avais mon look de pèlerin et des touristes m'ont interpellés. Je suis arrivé assez vite à San Sebastian où j'ai retrouvé le groupe de pèlerins de l'auberge d'Irun avec qui j'étais allé à la plage la veille. L'arrivée à San Sebastian par la forêt était belle, je sortais du silence et je voyais le bruit et la foule de cette grande ville balnéaire.

Dans la matinée j'avais écrit:

*Réveil à l'aube
Le soleil est rouge vermillon
Dans la douceur matinale
La rosée me parle
Avec ses perles d'or
Et le paysage m'adore.
Je suis un berger dans la vallée
Seigneur c'est toi mon berger
Mon guide, j'écoute ta voie
À toi je m'abandonnerais*

*Tu m'offres l'ombre des chênes, des pins
Et des camions, l'air frais du matin
L'air iodé de l'océan coule de mes mains
Amis vous me rafraîchissez le corps et l'esprit.*



2

On a erré dans la ville puis on a regardé la nuit tomber sur la plage de la Concha Hondartza. Le temps aurait pu s'arrêter, la première fois où je ressentais pleinement ce sentiment de liberté, de plénitude. J'étais bien. Je me souviens de ce moment, les bières se reflétant sur la pierre salée et sablée, les sourires et les rires, les visages dorés et tombant dans l'obscurité, le jour qui s'engloutissait dans cette lumière orangée au loin. On entendait plus que la musique des vagues et je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer ce soir. Je peux avouer que j'étais un peu anxieux à l'idée de dormir dehors avec quelqu'un que j'avais rencontré il y a à peine quelques heures.

Dennis était suédois. Il était grand et robuste avec des cheveux courts en bataille, blonds, presque platines. Il marchait torse nu et en sandales avec un sac minuscule quand je l'ai rencontré dans les rues de San Sebastian. La nuit tombée on s'est mis en quête de trouver un endroit pour dormir dans nos hamacs. Face à la foule touristique de cette station balnéaire nous n'avions pas trouvé une seule place pour dormir dans une auberge. Même tous les hôtels étaient complets.

Une fois allongés dans les poches que formaient nos hamacs nos rires se sont déclenchés naturellement mais pudiquement, un fou rire face à la pureté de ce moment. On était bien, tranquilles, heureux, libres. Il faut dire que Dennis avait un rire assez communicatif.

Je suis rouillé. Tout rouillé.

J'ai les os pointus et les muscles qui crissent

J'oxygène mon corps, j'oxyde mon esprit.

Dans ce groupe de pèlerin il y avait deux canadiens, une anglaise et Léa. Léa était française mais vivait en Espagne à Valladolid, elle donnait des cours de français et d'anglais.

Le lendemain de cette nuit à San Sebastian on est arrivé à Getaria, une petite ville près de Zarautz. À son arrivée Quinn, un des canadiens avait acheté un pack de bière à 13h, il voulait faire la fête. Ça nous avait fait un peu rire. Quinn était concepteur de jeu de société. Il avait 32 ans. Léa m'avait avoué qu'il avait subi un divorce avant de faire le chemin.

J'ai acheté du fromage, des fruits et des légumes à la gentille dame de l'épicerie. Lucy m'avait accompagné, elle avait souvent un sourire timide agréable. Lucy était anglaise mais habitait à Madrid.

Cette journée on avait traversé des paysages variés, des longues plages, des zones industrielles, des villages. Je me rappelle de ce moment quelques heures avant d'apercevoir la station balnéaire de Zarautz, on longeait une lagune qu'un long muret en pierre ou en béton protégeait, l'eau était entre du vert acide ou du bleu turquoise. On s'est arrêtés de marcher quelques instants. J'ai passé ma tête par dessus pour regarder les poissons qui grouillaient.

Je discutais beaucoup avec Léa, peut-être parceque c'était la seule française. Je l'appréciais, je crois qu'on s'appréciait. On parlait beaucoup de nous. On a parlé respectivement de nos relations sentimentales. Je l'appréciais mais je prenais peur, peur de m'attacher dans une relation maternante. Je comprenais mieux ce que je désirais en amour.

Lachlan, l'autre canadien marchait vite, brutalement, sans s'arrêter. On ne pouvait pas suivre son rythme. Chacun marchait à son rythme. La journée était chaude, brulante. Les gouttes de sueurs coulaient sur nos fronts, sur nos visages enduits de crème solaire. Et on devait faire souvent des pauses pour boire de l'eau ou remettre de la crème solaire.

Sur le chemin il y avait des attentions gentilles, généreuses. Outre les mots pleins d'espoir et de motivation inscrits sur les parois je me rappelle de cette petite boîte aux lettres au milieu d'un chemin forestier. Il y avait tout un éventail de matériel médical, une petite trousse à pharmacie pour les blessés et les égarés de la route. Je me suis reposé sur le banc à coté et j'ai déposé des affaires qui m'encombraient. J'ai bu de l'eau en attendant mes compagnons de route. En effet on s'était arrêtés avant à un café donativo (à prix libre) au milieu du chemin mais moi j'avais décidé de repartir seul avant le groupe.

3

À l'auberge de Getaria qui s'appellait Kampaia j'ai retrouvé David qui avait été dans ma première auberge à Saint Jean de Luze avec Sara. J'ai vu des coeurs purs et des âmes simples. Stefi avait un joli sourire, elle semblait simple et radieuse. Elle m'a montré quelques étirements pour mon dos qui souffrait un peu. .

Après la routine habituelle du pèlerin: douche et lavage du linge je suis descendu torse nu, presque nu dans le village. J'ai trouvé la fraîcheur de l'église pour prier. J'ai pris du temps seul pour contempler le port. Je me sentais libre. Entre le son des mouettes et le bruit de la foule. Entre l'odeur de poisson séché et l'agitation des vagues. Des adolescents jouaient sur une petite barque, ils s'amusaient à sauter puis à remonter et à faire tanguer celle-ci dans tous les sens. Ils étaient simples mais bruyants. J'étais allongé sur le bitume du port, j'étais serein. En voulant rentrer à l'auberge j'ai aperçu Dennis au loin.

Comme souvent il était seul assis à contempler. Il marchait souvent seul. Il avait ce regard lointain, perdu, perdu dans le flow des pensées. Dennis avait 22 ans c'était son deuxième chemin. Il avait fait le camino francés l'année passée. Dennis avait une force, une solidité quoiqu'une dureté ou une froideur. J'appris plus tard que ce chemin était pour moi une quête de ma masculinité, de ma solidité, en particulier à travers les gens que j'avais rencontré et lui avait résonné assez profondément. .

Il faisait des études de biotechnologie à Umea en Suède. Je crois qu'on était tous les deux intrigués voir admirateurs l'un de l'autre parce qu'on était très

différents en étant très semblables. On aimait bien fonctionner avec notre tête, penser les choses, les retourner et ouvrir nos points de vue. On avait un peu des mécanismes d'esprits semblables mais de par notre vécu, notre culture, notre éducation on était différents. Dennis avait toujours vécu dans des petites villes ou villages de Suède et moi j'avais toujours vécu dans des grandes villes. Oui il y avait une certaine bromance qui s'était créé entre nous, j'aimais sa présence. À partir du moment où je peux alterner sans transition conversation et silence avec quelqu'un c'est un indice d'une bonne relation. Ainsi nous sommes à l'aise et chacun a l'espace pour se réfugier dans son jardin secret, dans sa solitude, dans ses pensées. Se donner de l'air de l'espace et en donner à l'autre. On était tous les deux des pensifs, des introvertis. Il n'y avait pas de chaînes, pas d'attaches entre nous, on restait libre. On marchait indépendants la journée mais on s'est retrouvés plusieurs fois le soir. On avait donc discutés assis sur l'herbe, Il n'avait pas d'endroit où dormir. Il m'a raconté plus tard son expérience où il a dormi chez un homme rencontré sur la plage.

Je me souviens qu'en rentrant seul, il y avait un petit concert sur la place en haut du village, j'ai aidé à mettre en place les chaises mais je suis rentré me coucher à l'auberge avant qu'elle ne ferme.

On marche, on marche mais qu'est ce qu'on écoute? Qu'est ce qu'on ressent? Dans la vie on prend trop peu de temps pour écouter ce qu'on ressent vraiment. Le camino aide à se connecter à ses ressentis, on écoute le silence et notre sensibilité en devient exacerbée. Apprécier la douceur. Apprécier la lenteur. Éviter la douleur ou du moins la transcender, la positiver. Les premiers jours les pensées sont confuses et très agitées. Je me posais beaucoup de questions. Comment montrer et quoi montrer? Comment montrer aux gens que je suis ouvert? Comment ne plus me bloquer? Comment arrêter de fuir? Comment arrêter de m'isoler?

Je comprends que l'important n'est pas le comment mais le pourquoi. Si tu veux agir et changer sans savoir pourquoi c'est très possible que tu ne changeras pas. Et si tu veux trop forcer les choses pour changer tu cours à ta perte. L'acceptation et l'abandon au Tout, à Dieu (tout ce qui est imaginable et inimaginable) sont les premières voies du changement. Inversement ce sont des barrières, des limites que l'on mettra autour de soi. En acceptant on détache nos liens et on ne vas plus contre le vent, on laisse les choses venir naturellement.

S'alléger de ses poids. Sur le chemin je m'allège de mes poids. Je fais des tas avec tout ce qui n'est pas moi. Je me détache de mes pensées, émotions, ressentis. Ça, ça n'est pas moi. Elles sont en moi, je les ressens mais ça n'

est pas moi. Quand je dis: ça n'est pas moi, je dis: je ne m'identifie pas à ça. Ton compte en banque ça n'est pas toi. Tes habits ça n'est pas toi. Ta coupe de cheveux ça n'est pas toi. Ta famille ça n'est pas toi. Ta maison, ta voiture, ton travail ça n'est pas toi. Ton mental ça n'est pas toi. Ton corps ça n'est pas toi. Une fois que tu a fait un tas avec tout ce qui n'est pas toi, avec tout ce qui est identifiable et donc avec tout ce avec quoi tu n'est pas identifié il reste quelque chose. Quelque chose qu'il est difficile d'identifier. Un rien, un quelque chose, l'essence. Quelque chose qu'on pourrait appeler l'âme. La personnalité est différente car elle est rien d'autre qu'une construction de protection et de sécurité, une continuité, un complément de l'ego. Il est difficile d'accéder à l'âme véritable car l'ego va toujours chercher à se prendre pour ce qu'il n'est pas. L'âme n'est pas non plus l'esprit ou le mental. L'âme se situe au centre du corps, peut-être dans son refuge appelé cœur.

4

Seul au milieu de l'eau je me sentais libre. Je ressentais la présence, la grandeur de l'océan. J'ai crapahuté sur les rochers pour revenir sur la plage. J'étais allé à la plage de Deba avec David, Léa et Gabi. Gabi était une pèlerine franco-australienne que Léa avait rencontré dans la journée. Dennis nous a aussi rejoint. J'avais marché la matinée avec David et Monica. David nous avait appelé le trio perfecto avec sa voix joviale et son rire caractéristique. David était italien, il habitait Turin. Il avait 54 ans. Il avait une âme simple et chaleureuse mais il cachait une profonde tristesse. Il se sentait seul. C'était son septième camino, il avait presque fait toutes les variantes. Il m'a confié qu'il aimerait rencontrer une femme au coeur pur et aux mains accueillantes. Il me disait qu'il marchait pour trouver une bonne lumière, «una buena luz».

Cherchait-il quelque chose ou fuyait-il quelque chose? À force de trop chercher on finit par se perdre. On finit alors par se fuir. Ça n'est pas à l'extérieur, loin de nous, au bout du monde qu'on trouvera cette chose, cet idéal. On trouvera au fond de notre coeur, à l'intérieur.

David me disait qu'il se sentait connecté au ciel, à la lumière. Il ressentait les énergies. Il a essayé une fois de me faire un massage énergétique pour faire sortir le mal, les toxines. Sans succès.

Monica elle était espagnole, elle devait avoir la trentaine. Elle venait de Valencia. Elle était policière. Parfois elle culpabilisait d'être policière. Les gens du camino peuvent être assez contre la police ou toute forme d'autorité ou de règles. Elle ne préférait pas parler de son travail alors.

Je suis rentré de la plage et j'ai diné avec Dennis au restaurant. On a pris un traditionnel menu del peregrino avec un verre de vin blanc, le fameux vin basque Txakoli (Txomin Etxaniz). Oui la langue basque est étrange, l'écriture est illisible.

On a parlé sans arrêt toute la soirée où écoute, dialogue et silence menaient un bon équilibre. On a parlé beaucoup de solitude, de famille, de relation, d'amour.

Ce lundi 18 juillet je suis parti de l'auberge de Deba bien avant l'aube, vers 5h avec Léa et Gabi. David et Dennis nous suivaient de pas si loin. Le ciel était noir et profond, comme un drap qui se détachait en arrière plan.

Des écorces éclairées. Flashs. Des herbes, un papillon. Flash. J'ai soudain éclairé une chouette avec ma lampe frontale. Elle était belle. Elle était comme une marionnette. Elle a tourné la tête et m'a regardé. Sa tête bougeait mais son corps restait immobile, comme un pantin, figé à la branche. J'ai attendu les filles puis on a repris la marche.

C'était la journée la plus chaude de cette semaine caniculaire. On a marché sept heures dans la nature. On a traversé des fermes, des plaines et des forêts dans les montagnes basques. On a vu le jour se lever avec douceur avec des subtils changements de teintes. L'atmosphère changeait avec volupté. Une aquarelle aux tons pastels se créait devant nos yeux ébahis, à peine réveillés. Avant le lever complet du soleil l'air y était encore frais et agréable.

Les cloches des pâturages au loin résonnent mêlées aux aboiements des chiens, d'animaux. Les oiseaux chantaient, criaient en chœur.

La joie se communique facilement sur le camino quand bien même on ne parle pas la même langue. C'est même parfois plus simple pour se comprendre. Un sourire, un rire sont plus purs que des mots car ça vient du cœur. Le sourire est un spontané de l'âme. Je rigole avec simplicité avec les pèlerins que je rencontre, je souris, béat.

Je me sens heureux. Je suis heureux et ça me fait rire. Je ris purement d'être.

Je suis arrivé avec David à l'ermitage de San Miguel de Arretxinaga à l'entrée de la ville de Markina. Un énorme rocher était enfermé dans cette chapelle, une énergie incroyable se concentrait là. David touchait la pierre avec force et sensibilité. J'observais ses mains, son visage. Son regard avait changé. Il avait été transporté. Il semblait vidé, fatigué. Après son moment de recueillement et de concentration Il est retourné s'asseoir.

J'ai voulu essayer de ressentir comme lui l'énergie de cette pierre, je me suis alors approché à mon tour et je l'ai touchée. J'ai pris des photos puis je suis sorti de la chapelle.

Quelques minutes plus tard j'ai déposé un poème, que j'avais avec moi depuis le premier jour (je l'avais écrit avant de partir), dans l'église de Markina Xemein.

Après avoir enlacé chaleureusement Léa et Gabi qui prenaient le bus pour Bilbao j'ai quitté le village puis j'ai marché avec Dennis, nous sommes arrivés au monastère Zenaruzza. On avait marché sous le soleil plombant de l'après midi. J'avais la bouche sèche, sans salive, déshydratée.

Au monastère j'ai retrouvé Lucy l'anglaise du groupe formé à Irun ainsi que Lachlan. Le monastère était magnifique, paisible. J'ai attendu avec Dennis, David et d'autres pèlerins l'hospitallerio. Il nous a montré les chambres et les salles de bain. J'ai lavé mes vêtements à la main puis j'ai pris une agréable douche rafraîchissante.

Cet havre de paix a calmé mes pensées, m'a permis de digérer ces premiers jours du camino. C'était le calme dont j'avais besoin à ce moment là. C'est ici que David m'a fait son massage énergétique et m'a confié ses doutes.

Je buvais une bière brassée du monastère en écrivant puis Lucy est venue s'asseoir à côté de nous dans l'herbe, c'était un moment simple, pur comme rarement dans la vie on en vit.

5

Les mouches tournaient autour de ce corps comme si c'était un cadavre. Elles ruisselaient et vibraient sur ce corps en transe. Il avait les yeux fermés mais il les voyaient courir sur tout son corps. Elles le chatouillaient, rentraient dans ses orifices. Sur son sexe. Il avait des picotements sur son sexe et tout son corps vibrail. Il ressentait tout intensément. Qui le caressait? Cet homme, Dieu ou les mouches? Ou bien est-ce la même chose? Les mouches étaient comme des mains. Les mouches étaient comme ses mains. L'homme faisait des mouvements circulaires avec ses mains et des pressions au dessus de ce corps. Il voulait débloquer l'énergie, la faire circuler...

Les cinq prêtres aux robes blanches étaient là face à l'autel et nous tournaient le dos. Une ambiance silencieuse dans cette obscurité éclairée aux bougies. Cette scène était mystérieuse, mystique comme une scène d'un film de Andrei Tarkovski. Le temps s'est arrêté durant me semble t-il une éternité. La chapelle du monastère était froide et austère. Quand les prêtres ont rompus le calme qui régnait pour chanter des paroles en espagnol j'ai été happé, inspiré. J'ai fait un petit sursaut au fond de moi, le moment m'apparaissait d'une simplicité et d'une intensité.

Mon corps était courbaturé et faible mais mon esprit s'apaisait de plus en plus. Je ressentais fort ces premiers jours de marche dans mon corps mais je dois dire que j'étais bénis des dieux. J'avais les pieds bénis, aucune douleur, aucune blessure, aucune ampoule. Je n'en aurais d'ailleurs aucune durant tout mon chemin. La bénédiction que j'ai reçue à l'église Notre Dame des Champs à Paris avant mon départ a bien fait effet

Sur le chemin le corps et l'esprit ne font qu'un. Je marche sans y penser. C'est devenu automatique, c'est comme respirer. C'est devenu normal de laisser mes jambes se balancer sans arrêt et sans peine pendant des heures. La marche est ancrée. Je marche au rythme de mes pensées. Mes pensées se calent sur le rythme de mes pas. Si je marche lentement je m'adoucis. Si je marche vite les pensées sont agitées. Les journées sont simples: marcher, encore marcher, manger, boire et dormir.

Avec Dennis on est parti tard du monastère, où j'aurais pu, j'aurais du rester plusieurs jours, car on a pris le temps le matin pour le réveil et le petit déjeuner dans ce lieu apaisant. On a commencé à marcher ensemble puis on s'est séparés après avoir rencontré des pèlerins. Je voulais marcher seul. Encore je fuyais. Encore je me perdais.

Je suis arrivé à Gernika où j'ai regardé la fameuse fresque de Picasso. Bien. Bon. Sans grande émotion. La vie est plus intense que l'art. Je suis allé au musée de la paix. Gernika signifie chêne en basque. Cet arbre majestueux, symbole de paix placé au centre du village était à l'origine dans un ermitage. C'était l'arbre sacré du village et par extension le chêne est devenu un symbole de liberté du peuple basque.

«Tant que le coeur a du désir, l'imagination conserve des illusions» Chateaubriand

«Ça n'est que lorsque le dernier arbre sera mort, la dernière rivière empoisonnée et le dernier poisson capturé que tu te rendra compte que tu ne peux pas manger l'argent» Sagesse des Indiens d'Amérique

J'ai retrouvé Dennis dans la soirée. Il avait trouvé un lieu pour poser son hamac et m'a invité à le rejoindre. J'ai trouvé des arbres en contre bas des siens pour poser mon hamac et mes affaires puis je l'ai rejoint.

L'endroit était splendide. C'était un moment merveilleux, hors du temps. La surface de la terre était penchée, le paysage était vallonné. On était assis sous des pommiers dans une vallée verte. Les plans des forêts et des montagnes se superposaient et leurs contours se détachaient avec une telle netteté. Quand je suis arrivé ce qui m'a frappé ce sont ces énormes antennes électriques et ces chevaux sauvages. Les chevaux se sont rapprochés du pommier, ils nous ont entourés. Leurs robes étaient d'un noir si intense, sauvages. Dennis s'est levé avec calme et confiance, il a attrapé une pomme et a laissé les chevaux s'approcher de lui puis il a tendu la pomme au cheval. Ce moment était d'une douceur qui m'a réchauffé et saisi le coeur. C'était si simple mais si intense. Un moment hors du temps. J'avais l'impression d'être dans un autre espace-temps que tout ce que j'avais vécu. Moi qui avait

toujours vécu dans des grandes villes. Je me rappelle de nos visages éclairés par la Lune en partageant ce repas simple fait de pain, de figues, de fromages et de noix.

J'étais comme un enfant qui faisait des bonds sur la Lune. Nous avons discuté et rigolé toute la soirée.

Spontanément Dennis m'a dit qu'il avait acheté de la ganja à San Sebastian, on a alors fumé. On a passé une très bonne soirée. On ne parlait pas la même langue mais on se comprenait. Je me suis rarement senti aussi connecté et compris avec quelqu'un surtout en parlant anglais (mon anglais était mon anglais, l'anglais d'un français.).

*I was nothing, we were something with black horses under the apple trees.
Nos visages candides éclairées par la Lune.*

Je suis parti sous la pluie dans la grisaille basque. Dennis s'était levé et était parti marcher avant moi.

Je me rappelle de cet enfant qui tournait en rond au milieu du chemin quand j'ai escaladé la clôture du champs où on avait dormi. Il chantonnait sous la pluie. On était plus qu'à quelques heures de Bilbao. En marchant seul je repensais à cette soirée magnifique.

On est arrivés à Bilbao en descendant du Monte Avril. J'avais marché et parlé avec des personnes de différentes nationalités, une irlandaise, une italienne, des espagnols...

Avec Dennis et Gabi, qui restait quelques jours à Bilbao pour soulager sa blessure, on a commencé notre descente dans la ville. Gabi était arrivée un jour avant nous avec Léa qui elle était repartie. Elles avaient pris le bus ensemble pour Bilbao.

Cette ville était intrigante. Son lourd passé industriel et la culture basque en faisait un étonnant mélange. Des chemins de fers et structures industrielles côtoyaient des maisons colorées typiques basques. Une atmosphère austère et chaotique mais chaleureuse et animée. Ça me semblait étonnant à vivre. Peut-être qu'un jour j'y vivrais. Je me dis fermement dans ma tête que j'y vivrais un jour. Après une semaine de chemin je me posais et faisais du tri dans mon sac, dans ma tête. J'étais dans la chambre d'un hostel. J'ai vidé et étalé mon sac sur le sol. J'ai lavé deux caleçons et un t-shirt en espérant qu'il sèchent d'ici le lendemain. Sur le camino les jours paraissent des semaines, c'est si intense. Ça ne faisait qu'une semaine mais c'est comme si j'étais parti depuis un mois.

J'errais seul dans la vie nocturne de Bilbao. Avec Quinn, Dennis, Gabi et des anglais rencontrés à l'hostel on était allé manger des pinchos dans le moderne mercado central. Mais face à mon détachement, à l'incompréhension de la conversation et qui me semblait superficielle et inintéressante j'étais par-

ti. J'étais perdu dans mes pensées et j'avais besoin d'être seul. J'étais triste et j'avais envie de pleurer. J'ai été happé par une grande nostalgie. Je me suis assis sur les quais du Ria du Nervion, qui traversait la ville, pour écrire. Des ponts arqués en pierre décoraient le fleuve tout du long, j'étais assis sur la pierre, je me rappelle. Je repensais à cette rencontre avec Dennis. Je ne savais pas si on allait se revoir. On faisait chacun notre chemin. C'était peut-être la dernière fois que je t'ai vu ce soir dans le mercado central de Bilbao. On avait partagé pinchos et cervezas et puis j'ai fui dans ma solitude, confort, liberté et prison, solitude qui me protège et me blâme. Mais il faut laisser les choses s'en aller. Merci pour tout ce que tu m'a apporté. J'ai eu une vision plus claire. Merci je voulais lui dire Merci. Je voulais le serrer dans mes bras une dernière fois avant de partir mais mes pieds en ont décidés autrement, ma tête têtue surtout et on ne s'est plus revus.

Dennis, c'était le début de la quête de ma masculinité, merci. La communication est au delà de la langue, des mots. La connexion est au delà des mots et des gestes, elle se situe dans un autre temps. On s'était surement rencontrés dans une autre vie. On devait se rencontrer c'était écrit. Tu m'a donné envie d'être meilleur, de voyager, d'apprendre et de travailler, de cultiver la discipline et l'effort. .

On a tous les deux les pensées qui rebondissent vivement sur les parois de notre crâne. Mon ami j'ai les larmes qui coulent mais elles sont sèches, invisibles. Quand arriverais-je enfin à pleurer pour de vrai?

Je réalise que je suis seul sur le chemin mais je réalise que je suis libre.

Je vais partir vers d'autres aventures, vers d'autres chemins. Il se passe toujours des choses sur le chemin, il se passe beaucoup de choses. Il faut accueillir ces événements et rencontres mais il faut aussi les laisser s'envoler. Les laisser s'ouvrir et fleurir. Les graines sont plantées, la fleur sera colorée. Quand j'ai regardé mes pieds et mon visage dans le miroir de l'hôtel c'est comme si ça n'étais plus moi. J'avais l'impression d'avoir vieilli d'un coup. Je ne me reconnaissais plus. Mes cheveux et mes ongles avaient poussés, mon corps commençait à changer et mon esprit... Ah mon esprit, mon esprit était toujours agité mais je me détachais. Sur le chemin l'apparence est la dernière de mes préoccupations. Mais dans la ville les miroirs sont partout. La ville et le confort pervertit. Me narcissise. Elle exagère et maintient l'ego accroché à ma tête, à mon cœur, à mes tripes. Je me perds dans mon reflet sur les vitres des immeubles et des voitures. Je perds mon moi dans l'infinité des réflexions.

Je pensais, j'écrivais. Je chantais.

*Dans les vallées d'Espagne
Les cloches des pâturages résonnent
Et les oiseaux, leur douce mélodie
L'air est frais
Et les corps se réveillent
J'étais un Roi dans l'aube
La mer côtoie les montagnes
On s'éloigne, on s'éloigne
Ma marche est bercée par les sons de la nature
Je suis bien, je suis apaisé
J'ai vu des veaux téter leur douce mère
Et les chevaux croquer les fruits du pommier
La lune était encore haut dans le ciel
Et le vermillon derrière mon dos me chauffait la peau.*

6

Des pins majestueux laissent apparaître le ciel bleu entre leurs branches.

Entre une aquarelle japonaise et une huile de Cézanne.

J'aime les yeux qui réfléchissent la nuit autant que les têtes qui en disent la journée. Les moutons avaient l'air d'aliens électriques avec leurs yeux phosphorescents. Ils brillaient, scintillaient dans la nuit. Les papillons blancs éclairés par la lune m'intriguaient.

Sur la côte Nord de l'Espagne, il y a des églises mais la plupart sont fermées, abandonnées ou condamnées. On ne peut pas les visiter alors elles se transforment en terrain de basket ou de foot, en abris pour pèlerins.

Maintenant mon Dieu montre moi ton visage, je veux le voir.

Tu m'a montré ces gens simples et ces animaux curieux, ces paysages et ces expériences. Tu m'a envoyé des prophètes mais quelle est ta véritable tête?

Je me suis levé tard dans la chambre de l'hôtel de Bilbao. Je suis allé marcher en cette matinée ensoleillée. Je suis allé visiter le musée Guggenheim.

J'ai vu l'oeuvre «La matière du temps» de Richard Serra:

J'étais assis au bout du vide de Richard Serra. Qu'est ce que la mémoire?

La matière du temps? Le temps mène au vide et l'usure au pur. La purification et l'usure du temps sont semblables. Les traces du temps disparaissent mais il reste toujours un quelque chose. Les traces disparaissent mais le cycle des choses se répète inlassablement. La mémoire est le chemin. Le présent est le chemin mais il n'y a pas de fin, il n'y a rien au bout si ça n'est que le début d'un autre chemin. La finalité est le chemin. La matière du temps n'est pas

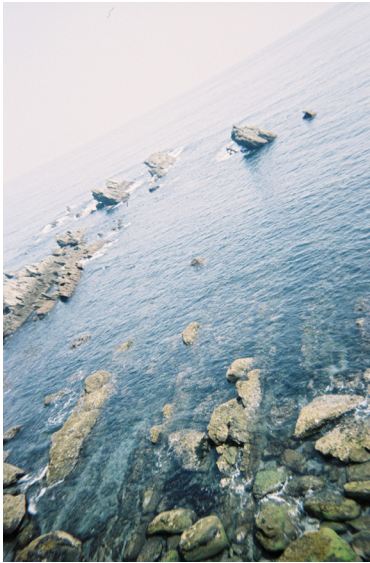
figée mais les matériaux utilisés on été figés, oxydés par le feu, par l'eau, par l'air, par le temps. Le temps est étirable. C'est juste un concept. Il s'étire, s'éloigne, se rapproche, s'affaisse, se détourne, chute comme la tôle métallique. M'envahit, me resserre et se projette. Je m'éloigne et me rapproche. Je longe les parois du temps, les parois de l'oeuvre. La boucle, les rythmes se répètent. Le temps est l'accumulation des cycles semblables répétés avec quelques micro-variations. Tout semble pareil mais rien n'est pareil, c'est juste similaire, des subtilités. Voici la matière du temps. Je me perds dans des impressions de déjà vu. Je pense être déjà passé par là mais j'arrive autre part, ça n'était pas le même endroit. J'ai l'impression vague de croiser les mêmes gens. Des types de personnalité se répètent, des structures et dispositions se détachent. Des situations se répètent, on se reconnaît.

Après avoir visité les autres expositions du musée je suis sorti sous l'air chaleureux et l'ambiance touristique. Des vendeurs de peintures, de bracelets et de bricoles, des musiciens, des touristes et des pèlerins. Des grandes bulles éclataient dans le ciel bleu, les formes s'effritaient, se dissipaient, s'évaporent, s'estompaient. Il balançait ses bras avec son grand filet imbibé de savon et l'envoyait vers le ciel.

Le soleil réchauffait ma peau, mon sourire. J'ai rencontré Raoul, un musicien qui venait de Madrid. Il jouait dans les rues de Bilbao, à Madrid il était rare de pouvoir de jouer dehors comme ça, sans autorisation. Il m'a bercé en chantant Xavier Rudd, Bob Marley et les Beach Boys. J'ai été transporté dans mon habitude nostalgique. Je n'avais pas écouté de musique depuis un moment, décidant volontairement de ne pas emporter mes écouteurs. Alors dès que j'en écoutais ça en devenait si intense. J'ai senti une liberté et une humanité en Raoul. Il avait un air candide et gentil. Je suis sûr que son coeur l'était. J'ai senti une grande empathie, une sympathie pour lui.

Je lui ai donné un repas et un sourire et on s'est dit au revoir. Un peu de douceur et de générosité dans la vie de quelqu'un. Je voulais laisser une touche positive dans la journée de quelqu'un.





7

Je suis parti marcher seul à ma prochaine étape: Portugalete.

Un gymnase avait été reconverti en dortoir pour pèlerins. J'ai rencontré Solenne, on a mangé un bout ensemble. Elle avait commencé le camino a San Sebastian. Elle allait l'arrêter à Santander. Solenne avait 24 ans, elle travaillait dans des entreprises bio après des études de commerce et d'agroalimentaire. J'ai rencontré Gasper et Isabella avec qui j'ai marché le lendemain jusqu'à Castro-Urdiales. Gasper écrivait à la terrasse d'un bar quand j'ai aperçu son regard. Une des premières phrases qu'il m'a dit c'est que les gens de la «South Coast» et de la «North Coast» n'étaient pas pareils (il était danois). Les Sudistes de l'Europe exprimaient plus volontiers leurs émotions tandis que ceux du Nord intériorisaient beaucoup d'après lui. En marchant avec lui plus tard j'ai appris qu'il était architecte.

Je suis parti de Portugalete, le jour n'était pas encore levé. Il était 6h. J'ai longé la côte cantabrique. C'était magique, c'était mystique. Je suis arrivé à la plage de Pobeña sous la grisaille et la pluie. Le sable était d'un rouge sanguine intense mais désaturé, foncé par l'humidité. La mer était agitée. J'étais entouré de montagnes imposantes qui semblaient d'un pays tropical. Ça me ramenait à un voyage au Costa Rica des années auparavant. Des surfeurs hésitaient à suivre leurs planches. Je lançais mon regard loin vers l'horizon, vers les mouettes et le soleil. Puis j'ai marché jusqu'au genoux dans une petite lagune. À ne pas refaire, avec l'humidité j'ai eu des débuts de crevasses et les pieds qui chauffaient, qui tiraient. J'ai marché un moment le long des falaises escarpées. Au fil des jours j'ai peu à peu commencé à chanter en mar-

chant. Mon mental devenait plus silencieux. J'étais heureux. Heureux d'être là. Je voulais communiquer cette joie pure par des sourires et des regards rayonnants et innocents.

Les falaises de la côte cantabrique étaient chevelues d'herbes sèches aux tons ocres, verts, dorés, sacrés. Des papillons ruisselaient entre les herbes folles et les doux chardons. Je revois cette tribu de petits menhirs organiques qui semblaient d'une autre planète, ils scintillaient sous le soleil encore doux. Une mouette traversa le tableau et disparut dans la lumière. Les formes mystiques que faisaient l'écume et les vagues me surprenaient dans la douce et puissante mélodie. J'ai vu Dieu ce matin là. J'ai vu des spirales blanchâtres.

Arrivé à l'auberge de Castro Urdiales j'ai retrouvé Anne. Elle m'a raconté son premier voyage en Amérique du Sud. On a parlé de la vie bruxelloise car elle habitait à Bruxelles comme moi. On a aussi parlé de relations. Anne avait 37 ans. Elle avait été mariée mais elle a eu un triste divorce au bout de 3 ans. Il faudrait dire plus je t'aime à nos amis, à nos proches, à notre famille. On pensait à ça. Pourquoi le plupart des gens ne disent seulement «je t'aime» à leurs compagnons me disait-elle. Elle m'a raconté ses angoisses et ses peurs. Je lui ai fait part de mes réflexions aussi. Il y avait aussi un homme français et sa fille qui faisaient cinq jours du chemin. Je les ai croisés plusieurs fois en marchant le lendemain.

Les forêts d'Eucalyptus plantés par Franco ont envahit le nord de l'Espagne. Cet arbre pousse vite et son bois est mou, facile à couper. Il était donc avantageux pour l'industrie du papier. Mais il a envahit tout le paysage causant assèchement des sols et risques d'incendies, perturbant l'écosystème en prenant le dessus sur les autres espèces d'arbres. J'ai goûté une feuille de l'arbre et j'ai eu l'acidité et la fraîcheur dans la bouche pendant des heures. J'ai suivi deux pèlerines allemandes, une mer et sa fille et on est arrivés à une impasse. Le chemin de sable s'arrêtait net, bloqué par le vide, par la mer. On pouvait traverser à cet endroit qu'à marée basse très tôt le matin. J'ai du faire le tour et passer par la broussaille. Bref je me suis perdu je suis arrivé dans un jardin privé où un chien aboyait très fort.

En Cantabrie ce sont les falaises qui dominant. L'océan qui divague, les pins longilignes de cartes postales et le bleu des criques sauvages. Je croyais rêver lorsque je suis arrivé dans une sorte de clairière d'oliviers, j'y ai vu une lumière divine à la sortie. J'étais comme dans un passage de la Bible.

Je marchais des heures avec l'odeur de la chèvre et le silence du vent. Quand je suis rentré de mon bain de soleil et de mer à la plage San Julian j'ai rencontré un jeune couple suisse qui traversait l'Espagne et le Portugal en van. C'était cette jolie femme aux cheveux ondulés dorés, avec un anneau dans

les narines qui m'avait indiqué le chemin puis je suis retourné la voir et elle a généreusement remplie ma gourde. J'avais besoin d'eau pour la nuit et la journée du lendemain. Elle avait un gros bidon transparent à l'arrière du van. Elle a exécuté les gestes avec une étonnante application. J'aimais l'air rêveur et solaire de ce couple idyllique. La femme semblait généreuse et solaire et l'homme timide et apaisé, ils étaient charmants.

J'ai dormi entre deux arbres à l'ermitage San Julian. J'avais repéré cet endroit pour mon hamac à l'abri du vent après le village de Hazas Liendo.

Je mangeais un avocat, du fromage et des fruits secs.

La lumière bleutée de la lune sur les pierres brisées. Le bruit du vent dans la nuit me glaçait le sang. J'avais peur, la nuit était froide. Je ressentais une présence. Les feuilles tremblaient. Tu aurais pu apparaître cette nuit là mais mon regard était autre part. Dispersé par le vide et le manque. La souffrance de fuir. J'étais dans mon hamac mais le sommeil ne venait pas. Je te guettais. Mais merci Seigneur tu m'a donné un abri. Tu m'a offert la fraîcheur de l'océan et le confort du sable chaud contre ma peau. Merci pour ta peau. Merci pour ton eau. Merci pour ton ombre. Je te suis reconnaissant, Je te bénis. Je te rends grâce Jésus le Sauveur.

J'ai marché le long de la voie rapide des voitures pendant quelques temps mais ça ne m'a pas empêché de réciter mes mantras et de respirer consciemment. Je récitais spécialement le mantra Om Mani PadmeHum. Vous connaissez l'écriture automatique? Et bien moi je pratique la parole automatique. Je chante et je parle sous l'impulsion du Très Haut. J'ai tout ce qu'il me faut devant moi. Adonaï crée toujours ce dont j'ai besoin.

J'ai marché jusqu'à que j'arrive dans le jardin d'une petite église. J'ai retrouvé Solenne qui parlait avec un homme de soixante ans peut-être. Ils parlaient de minéralogie, de gemmologie. J'ai essayé de m'intégrer dans la conversation mais ils l'avaient commencé depuis un moment et j'étais perdu, trop loin du début. Je me suis alors bêtement concentré sur ma tortilla à la sole achetée à Santoña. Igual était suisse allemand. Il avait un air dur et stoïque. Comme un père.

Ensuite Gérard que j'avais aperçu à Castro-Urdiales est arrivé: «Je me suis perdu mais des anges venus du ciel ou peut-être la providence m'ont guidés. Et puis tous les chemins mènent à Santiago».

Tous les chemins mènent à Santiago, on ne peut pas se perdre, on a la confiance. Il a parlé ensuite longuement des églises, du patrimoine. Ce sont nos biens communs. Dommage que la plupart étaient fermées ici en Espagne.

J'ai marché avec eux enfin surtout avec Igual sous le soleil écrasant de l'après

midi. Après un peu d'impatience et beaucoup de kilomètres on est arrivés dans l'auberge de Guêmes: La cabana del abuelo Peuto. Ce petit hameau était chaleureux et paisible. On a été très bien accueillis, avec de l'eau citronnée rafraîchissante et des petits biscuits. J'étais épuisé mais apaisé. Je me suis étalé par terre le sourire aux lèvres. Isabela et d'autres pèlerins ont rigolé quand j'ai écarté les bras en riant sur le sol chaud du porche.

J'y ai aussi retrouvé avec une grande joie des pèlerins de ma première semaine que j'avais perdu de vue après Bilbao: Unai qui était basque et Silvia une italienne avec un coeur aimant et maternel.

Je me rappelais de ce moment avec Silvia avant Bilbao: On avait dépassé Lezama, pendant qu'on avait fait l'ascension dans la forêt pour arriver au Monte Avril elle m'avait raconté sa vie, les festivals en Italie, au Portugal, son travail d'éducatrice, d'animatrice. Silvia aimait travailler avec les enfants, elle travaillait dans une école, elle aidait les professeurs. Elle aimait sa vie simple, comme elle la disait «pan y queso».

8

J'étendais mon linge, sur la pelouse de l'auberge, un beau monde se rassemblait. Des sourires connus me donnaient mon sourire. «Mysterioso Augustin» disait Unaï, un basque que j'avais rencontré les jours précédents. Je disparaissais puis je réapparaissais mystérieusement d'après lui.

Malgré mon enchantement quelque chose avait changé, la connexion et la découverte des premiers jours de marche avait fait place subtilement à la routine et à la méfiance, à l'habitude. Je ne ressentais plus ce que je ressentais les premières semaines, je n'étais plus dans le même état, peut-être plus intériorisé. Ça m'a un peu attristé de voir que j'avais perdu cette connexion, que je n'avais plus rien à dire, à vivre. On vit tellement de choses ici sur la route qu'elles s'empilent et s'estompent, on oublie. J'étais dans la superficialité.

On a ensuite tous été réunis dans la grande salle de conférence de l'auberge. Nous étions 70 pèlerins de 17 nationalités différentes. Le père Ernesto, qui devait avoir plus de 80 ans maintenant, était né dans cette auberge. Il y avait grandi dans cette atmosphère de partage et de solidarité. Il nous a fait un grand discours sur l'histoire et la philosophie de la cabana. Il venait d'une famille de bergers. Il avait fait des études de philosophie et de théologie à Santander. Il avait voyagé à travers le monde pour découvrir différentes cultures et des gens ainsi que pour faire rencontrer d'autres cultures à des gens. Des roads trips en Afrique et en Amérique du Sud.

J'ai ainsi appris l'existence d'un chemin de marche le long du nil et d'un chemin japonais traçant une boucle sur l'île de Shikoku à travers 88 temples bouddhistes en 45 jours de marche.

Les deux choses les plus importantes sont la solidarité et la force mentale. Le chemin nous rappelle que la vie est certes incroyable mais pas facile. La société nous fait croire que la vie est facile, on est sans cesse assistés, simpli-

fiés. On organise notre vie pour nous. Mais c'est une illusion, un contrôle, un système bien rouillé.

Le repas donativo après cette conférence était d'une grande générosité: soupe, salade, riz, dessert...La providence nous a gâté. J'étais repu.

Le camino m'apprend que l'on est toujours seul. Nos choix nous appartiennent. C'est à toi d'aller vers l'autre. N'attend plus le sauveur qui te libérera. La magie se perd si tu ne l'entretiens pas. C'est pareil le camino et la vie. Le feu intérieur s'entretient. Abandonne toi au hasard, aux rencontres. Ne pas aller trop vite. Profiter. Le chemin est pour ce qu'il est. La destination est moins importante que le chemin. Si l'on fait le chemin c'est pour échapper à la rout(e)ine, c'est pas pour être des moutons qui suivent bêtement le sentier et ses compulsions.

Prendre le temps, prendre le temps...

J'ai passé une de mes meilleures nuits dans cette cabane en bois avec salle de bain privée pour trois, chose assez rare dans les auberges. Le matelas était douillet et les couvertures en laines cotonneuses. Le matin était doux, leurs petits biscuits aux pépites de chocolat, le thé au lait. Le réfectoire était bruyant mais rempli de belles âmes. Je suis ensuite parti marcher avec ce groupe de lituaniens et avec Quentin, un français et Alex, un roumain. Un des lituaniens a demandé qu'on lui fasse la courte échelle pour qu'il cueille un citron haut perché dans l'arbre. Il m'a partagé un quartier. C'était frais, ça réveillait dès le matin.

On a marché. Direction Santander. Quentin avait 23 ans aussi comme moi, je le remercie de m'avoir fait prendre conscience d'aller moins vite et plus en lâcher prise. Lui il faisait des petites étapes et campait presque toujours, il avait l'air d'avoir fait des belles rencontres en prenant son temps, en allant avec le vent.

J'ai marché et parlé avec Gérard, on se répondait étonnamment avec des coups de bâtons sur le metal des barrières de sécurité de la route. On était plus qu'à quelques kilomètres de Santander.

Avec Alex, Quentin et un des lituaniens on s'est baignés sur une plage sauvage. On était seuls, les rois du monde, libres, heureux, comme des enfants, pur, c'était pur, orgasmique, les bras écartés, torse nu, l'eau jusqu'aux hanches j'ai pris une grande inspiration et j'ai crié. Quand on est descendus le long des sentiers et des rochers c'était sauvage. C'était l'essence du camino ces moments de joie simple. Soulagé, apaisé.

Marchant pieds nus sur le sable mouillé, pluie fine qui s'accroissait j'apercevais le groupe de lituaniens qui courrait sur la plage pour éviter l'orage. On s'est abrité dans un café à l'entrée de la ville de Somo. J'y ai pris un thé au lait et une tortilla puis je leur ai dit au revoir J'ai ensuite pris le bateau pour arriver

à Santander.

La skyline de la ville aux nombreuses églises apparaissait, séparé par l'eau. La ville-vitrine. Santander me semblait une ville-magasin, étendue avec un seul et unique plan, sans coulisses, sans profondeur. C'est parce que la ville avait subi de nombreux incendies et a été reconstruite plusieurs fois, d'où cet aspect faux. Ses beaux bâtiments je n'ai pas apprécié cette ville, austère, atmosphère touristique, commerciale, froide. Business. Les gens ne se regardent pas, ne sourient pas. Ils sont sur des rails comme des automates électriques. Le gps est activé, seule la direction compte. Surtout ne te retourne pas, ne te détourne pas, reste bien dans ta voie, regarde droit devant toi. Ne regarde pas le monde qui bouge autour de toi. Une fois l'interrupteur allumé, ils sont bloqués dans un seul et même mouvement.

Grande ville: mode automatique activé. Mais bon sang regardez les mouettes qui volent en haut des nuages, regardez les formes étonnantes, ces nuages ! Regardez la mer et le soleil, les sourires des gens qui passent, leurs yeux qui révèlent leurs âmes, leur joie et leur tristesse.

Pourquoi je me complais à être seul dans la ville, seul au milieu de la foule ? Seul, les gens ne me calculent pas.

Regardez moi ! Sauvez moi ! Où est cette âme qui me délivrera ?

Fuyard, les gens me jugent ou ont peur de moi. Qu'est ce qui cloche chez moi ? J'ai passé l'après midi à errer dans un brouillard mental, assis sur un banc à manger une tablette de chocolat industrielle, sur le port à regarder les bateaux qui ne passaient pas. L'Espagne est morte entre 14h et 17h. J'ai décidé d'aller à la cathédrale pour calmer mon mental. J'étais dans une grande période introspective, je n'observais plus. La douceur de deux pèlerins chrétiens pratiquants m'a apaisé et m'a rouvert les yeux. J'avais rencontré Thomas et Claire qui parlaient à Quentin devant la cathédrale. Santander comportait beaucoup d'églises, c'est vrai il y avait des clochers partout. J'ai découvert la simplicité de Thomas et Claire dans le cloître de l'église à la sortie de la messe. Lors des messes j'étais en forte prière introspective en partie parce que je ne comprenais pas assez bien l'espagnol alors je me réfugiais dans mon coeur.

Je suis rentré à l'auberge lorsque la ville se réveillait le soir tombé comme souvent en Espagne alors que moi j'allais me coucher, l'ambiance était devenue plus chaleureuse parce que mon coeur s'était peut-être réchauffé.



La beauté vient de la maîtrise suprême, de la droiture, de la justesse. Les mathématiques c'est l'art de l'abstraction. L'odeur aigre de la peinture fraîche, le retentissement du pendule de l'église, l'expression lassée de cet homme. Une heure avant j'avais rencontré Cédric... Juste avant un homme mûr Francisco m'avait indiqué le chemin, voyant mon air perdu, les yeux dans mon livre, il m'avait accompagné quelques temps. Il habitait dans la région de Boo de Piélagos à quelques heures de Santander. Francisco avait travaillé comme ingénieur et constructeur industriel. Il était parti à 22 ans au Brésil où il avait travaillé 4 ans à Sao Paulo et à Brasília.

Quand Cédric m'est apparu je pensais qu'il était allemand (il m'a confié que ça n'était pas la première fois qu'on pensait ça de lui). Il m'avait paru froid et austère au premier abord.

Cédric était prof de maths à l'INSA, école d'ingénieur à Lyon. «Les maths c'est très créatif en fait, mais pas les maths qu'on t'apprend à l'école où on te demande juste de recracher des formules que tu ne comprends pas, je te parle de la recherche en maths»

On était rentré dans cette église où un homme repeignait en doré un grand objet religieux. Il bloquait le passage mais il nous a autorisé à rentrer. Quand le son a vibré et retentit j'en fus estomaqué, c'était puissant et mystique.

C'était beau. C'était la voix du seigneur qui résonnait dans cette bâtisse en pierre. Le chant était beau et sensible. Je n'ai vraiment pas reconnu la voix de Cédric même si ça faisait à peine deux heures qu'on se connaissait. C'est comme si c'était la voix de Dieu qui sortait de son corps. J'avais été très étonné et fasciné, impressionné, bouche-bée. Je suis sorti de l'église j'étais

complètement ailleurs.

On a marché toute la journée ensemble puis le lendemain et le surlendemain.. Il m'expliquait le yogasutra (il donnait des cours de yoga), on chantait des mantras. Je marchais à côté d'une encyclopédie, un universitaire. Il avait fait beaucoup d'années d'études. Plusieurs masters et une agrégation. Il avait presque le double de mon âge, 42 ans. J'appris qu'il était aussi hypnothérapeute. C'était un mystique né, enfant il a eu quelques illuminations, il était complètement dans la société, conforme, intégré. Il possédait un amour inconditionnel et le christ en son cœur.

L'enseignement du Christ peut se développer avec trois états différents symbolisés par trois apôtres:

- la volonté (Pierre)
- la discipline (Matthieu)
- la dévotion (Jean)

Le chemin spirituel (vers soi et vers l'autre) s'emprunte avec un bon équilibre de ces trois qualités tout en prenant compte celle qui nous est plus naturelle et plaisante à développer. Bien entendue il y en aura toujours une qui sera plus développée et une moins développée. Il suffit juste d'en prendre conscience et de tendre vers l'équilibre tout en le sachant inatteignable. L'équilibre autrement dit la perfection n'existe pas mais l'homme doit passer sa vie à essayer de l'atteindre en oscillant constamment avec les déséquilibres et les extrêmes. Cette journée avait été dense avec cette rencontre. On a abordé pleins de sujets. Cédric m' a parlé aussi de l'ennéagramme ainsi que des doshas. Je vous laisse vous renseigner dessus si ça vous intéresse.

Une énorme croix formé de rondins de bois était posée devant l'autel de cette église. Elle était puissante et pure. Avec Cédric on avait rencontré d'autres pèlerins au café d'un camping. Ça faisait plusieurs jours qu'on marchait ensemble. Les jours précédents on avait visité la collégiale Santa Juliana et une reconstitution malheureuse de la grotte d'Altamira à Santillana del Mar. Après cette matinée de piétinement touristique (sur le chemin on étais plus du tout habitués aux touristes, à la foule) nous sommes partis marcher tard. Nous sommes arrivés à Cobrecas où l'on avait prévu de dormir dans un monastère cistercien. Après de multiples tentatives pour témoigner de notre présence et pour y chercher refuge nous nous sommes résignés. Nous pensions être arrivés trop tard après la messe à 19h, mais le monastère était tout simplement fermé. Nous avons rencontré Aurélie, une autre pèlerine française. Nous partagions le même soucis, nous n'avions pas d'endroit où dormir. La lumière commençait à tomber.

J'ai vu cette bâtisse en ruine qui semblait être une église derrière ce champs de maïs et avec une rangée d'arbres c'était parfait pour mon hamac. Je l'ai pointée du doigt, je trouvais cette image belle. Je voulais dormir là. Cédric m'a suivi un peu hésitant et peu convaincu. Nous avons escaladé la barrière qui protégeait les ruines et son jardin. C'était un cimetière abandonné, nous n'étions pas tout seuls. «On va visiter les propriétaires du lieu ?». C'était magnifique et chargé, des dalles, des stèles, des pierres couvraient les murs et le sol à moitié brisé. Le cimetière était entouré d'une étendue

d'herbe avec des plantes qui se fauilaient jusqu'à l'intérieur et des arbres qui semblaient d'étranges trapus peupliers. Il y avait même un petit robinet où Cédric a pu faire ces ablutions de yogi comme il disait. Il s'est juste rincé les pieds, le corps. J'ai dormi dans mon hamac entre deux peupliers et Cédric qui possédait un tapis de sol a dormi dessus sur l'herbe. Il était rassuré dans ce lieu parce qu'il y avait une clôture, on n'était pas dérangés par des chiens errants ou des bêtes sauvages. Plus tard je rencontrerai une pèlerine qui eu la visite d'un sanglier pendant une nuit dans un champs, alors je me disais qu'on avait eu de la chance. Cédric a quand même eu la visite d'une limace dans l'humidité nocturne. Je me suis levé avant lui le lendemain. Je suis parti au lever du soleil. Je marchais libre je me sentais si proche des nuages ce matin là. J'ai suivi le chemin découvrant et me perdant entre les vallées et l'océan. Il est vrai que je voulais marcher seul, m'éloigner de Cédric, peut-être par fuite, peut-être par peur ou malaise. Ou comme Siddhartha pour m'éloigner du maître, de l'ombre du grand pour aller vers la lumière intérieure. J'ai pas besoin de maître, de doctrine. Je vais faire mon chemin, trouver la mienne.

Mais il m'a rejoint peu de temps après lorsque je mangeais un encas en contemplant l'océan se réchauffer sous le soleil levant. Chaque fois que Cédric chantait c'était pur, surprenant. Tout le monde en était épaté, surtout les gens qui l'entendaient pour la première fois. Ils entendaient la voix de Dieu.

Oui c'est vrai que j'étais un peu son disciple, débutant dans la spiritualité. Mais il n'y a pas de niveau, pas de classement. Dieu tu l'accèdes là où tu es, avec ton vécu, tes blessures, tes qualités. Oui il était protecteur et paternel, parfois trop couveur ou envahissant mais je pouvais que l'excuser avec tout ce qu'il avait vécu il voulait faire du bien aux autres.

On marchait avec Aurélie, Guillaume et Eva que j'avais remarqué plusieurs fois pour son air perdu et rêveur. Je me souviens d'une femme à l'auberge de Santander qui l'avait surnommé «artista» parce qu'elle débarquait à n'importe quelle heure et lavait ses vêtements, son bordel dans la cuisine. Eva était chaotique, bordélique. Son sac était déchiré et tenait le coup avec des épingles et des pinces, il me semblait qu'à n'importe quel moment il pouvait craquer et s'éparpiller sur le sentier.

Guillaume avait une similitude avec Cédric. Ils avaient tout les deux fait des retraites au village des pruniers. Cédric y avait rencontré son maître à 18 ans: Thich Nhat Hahn. Un auteur dont j'avais lu un livre des années auparavant. Le chemin a un don pour te remettre devant toi les choses que tu a croisés et dont tu accordais peu d'importance mais qui avaient bien leur importance. Effectivement j'avais appris l'existence de ce centre monastique dans le Sud de la France quelques années avant mais je n'avais pas osé y aller ou je n'avais pas trouvé le temps, l'occasion.

Maintenant il était clair je devrais y faire une retraite dans les années à venir. «C'est vraiment quelque chose de rencontrer son maître spirituel, c'est une relation vraiment spéciale, unique.»

On marche, on apaise les pensées, on calme l'agitation du mental, on réveille l'agitation du feu du cœur. On canalise, on contrôle. Les énergies. On marche, on calme, on apaise, on devient plus léger, plus simple, plus serein. Cédric était un mystique né, il me racontait ses expériences semi-autistes lorsqu'il était enfant. Il avait une grande connaissance parce qu'il accédait à la connaissance universelle, qu'il appelait akasha. Tout était lié, la connaissance appartenait à tous

J'apprenais beaucoup avec lui mais c'est ce qu'il craignait. Notre amitié ne se résumerait pas seulement à ça. Mais il se méfiait, il avait souvent l'impression d'être une sève, un puit aux yeux des personnes qu'il rencontrait avec sa grande connaissance du monde. Il donne beaucoup, les gens en deviennent dépendants et en redemandent mais où est l'amitié dans tout ça?

Oui nous sommes tous liés si nous ouvrons nos yeux, nos cœurs. Je me méfiais et j'étais un peu gêné. J'étais un peu gêné lorsqu'il me chuchotait des mots doux sur ma sensibilité. Je prenais peur, je prenais fuite. Peut être que j'étais gêné et fuyard de ma féminité.

Mais parfois c'était doux et j'enlaçais le moment comme le soir du jour de notre rencontre. Une petite mamie candide, souriante mais hésitante nous avait accueilli dans une auberge éloignée du chemin. Elle était petite avec des courts cheveux blancs sur le crâne et des vêtements à carreaux.

Cette journée là on s'était perdus, on avait fait des boucles, des cercles excentriques, concentriques dans nos monologues respectifs et dans mon apprentissage des premiers versets du yogasutra.

Quand j'ai mis l'eau bénite sur mon visage il s'en est déversé une fraîcheur et une pureté d'une intensité!

Déversée sur mon âme je renaissais, je revis. J'apprenais à identifier l'ego. Je comprenais enfin j'avais cette impression était-ce une illusion?

Merci Merci Merci j'ai de la chance, je suis reconnaissant. C'est vrai quelle chance j'ai d'être là sur le chemin! Merci mon Dieu de m'avoir donné cette voie, cette vie. Merci grâce à toi, grâce à vous je suis sur le chemin. Je traverse tous ses paysages chaque jour. Vivre simplement et toujours en mouvement. Jésus, l'avatar a distribué des graines et envoie des semeurs. Ton amour est grand, mon amour est plus grand. Adonaï tu es le Tout, tu es le Grand. Tu ouvres les cœurs, tu étends les âmes, tu connectes les canaux de nos liens.

Je suis descendu au port et je me suis allongé sur la pierre. J'étais pensif. Seul au milieu des gens, allongé, les bras écartés je regardais ces sortes de remparts et le Puente de la Maza. Les bras écartés, les bras écartés, la pierre chaude de l'été. Et le vent. Le paysage autour de San Vicente était magnifique. C'était vert, une ancienne région marécageuse. C'était comme une estampe japonaise. Ces marais, ces forêts et ces plaines sous le brouillard des montagnes asturiennes.

Je suis sorti de l'église Santa Maria et j'étais heureux. J'ai rien besoin de plus qu'être. Être là. Être une joie. J'étais catapulté de l'autre côté, j'étais illuminé, apaisé. Je souris, je ris. Béatitude. Je souris.

Cédric m'a serré très fort le coeur. Ses bras m'ont enlacé chaleureusement. C'était chaud. C'était fort. C'était doux.

Puis il m'a écrit ce poème tiré du Village des pruniers:

*Comme une brise en plein été
Ou comme un beau nuage
L'amour veut être libre
Ne l'enferme pas dans un coffre
Où il va périr
Qui aime ne fait point de prisonnier
N'essaye pas de posséder
L'amour est comme une fleur
De printemps qui pousse en liberté*

Nous avons ensuite partagé un repas avec toujours beaucoup de fromage et de la tortilla. Tu sais le principe de la méditation c'est de relier ton énergie, ta fréquence à l'objet d'attention. En effet chaque élément de l'univers a une fréquence vibratoire propre. Les herbes vibrent, un caillou vibre, un objet, un animal vibre... Lorsque l'on atteint un niveau de concentration, de connexion aussi subtil on atteint l'état de méditation. L'esprit peut se caler sur la fréquence qu'il souhaite pour ne faire qu'un avec l'objet, avec l'univers. À partir de ce moment là on peut concevoir, expérimenter que tout est relié. L'univers est un Tout.

Le bleuté des montagnes asturiennes. Je quitte San Vicente de la Barquera à l'aube sous le bleuté. Le bleuté des nuages adoucit mon âme. En Asturies les vaches sont des lionnes. Ce sont des reines dans les vallées. Je devance Cédric mais qui connaît nos rythmes? Presque à mi parcours j'arrive dans la troisième région. Mes chaussettes séchaient sur le haut de mon gros sac, j'avais l'habitude d'avoir cette dégainée débraillée j'ai marché donc quelques temps en sandales ce matin là.

Il y a des blessés sur le chemin mais il y a toujours quelqu'un à l'âme grande pour aider si ça n'est pas toi. Entre pèlerins et mêmes galères on se soutient, on s'aide. Si on ouvre les yeux on est toujours entourés.

J'écoutais Cédric me parler de son enfance, de son éducation. Son père était alcoolique et toxicomane. Il avait dévié dans la folie et la violence et avait battu Cédric dans son enfance. Je comprenais ainsi mieux certains de ses comportements, dominateurs et tyranniques mais je trouvais admirable qu'il se soit battu pour garder une bienveillance. Ainsi Cédric avait horreur de l'injustice, il ne pouvait plus supporter d'être faible mais cette tendance pouvait l'amener à la compassion, il ne supportait pas que les autres soient faibles et impuissants. Je me rends compte de la chance énorme que j'ai eu, dans mon éducation j'ai été baigné dans l'amour et la tendresse.

J'ai ressenti le besoin de marcher seul ensuite. je voulais être détaché, surtout pas attaché à quoique ça soit. Et puis on était tous les deux dans des émotions négatives et des humeurs maussades. J'ai dit au revoir à Cédric après qu'il m'ai rejoint sur un banc à Unquera. Je buvais un thé face au rio Deva et le paysage verdâtre autour. J'ai pris le sentier à travers les montagnes. Ça y est j'étais arrivé en Asturies, je pouvais observer los picos de Europa. Les montagnes de la Cantabrie étaient désormais derrière moi.

Marcher, marcher...J'avais des choses à évacuer. Poncé, poncé. Cédric m'avait souvent dit qu'il commençait à être poncé.
Moi aussi j'allais être poncé.

Je suis arrivé dans le petit village de Buelma. Tortilla, fruits et noix. Les repas se ressemblaient. C'était mon seizième jour de marche. Même au fin fond de l'Espagne du nord les restaurants passaient du rap à la sono et le serveur me demandait si je connaissais le PSG comme je lui avait dit que j'étais français. J'avais une légère addiction au grignotage. Une fois que j'ouvrais un paquet de fruits secs ou de gâteaux il m'était impossible de le garder plus d'une heure. Je grignote, je grignote, je grignote. Je remplis ma glotte. Compulsion. Addiction. Automatique. J'en apprécie plus du tout la saveur. Conscientiser le geste. Être plus lent, plus doux, plus présent. Prendre le temps. Apprécier la saveur. Apprécier la lenteur. Quel goût ça a lorsque c'est la tête qui mange et non l'estomac?

Manges-tu par faim, par angoisse, par émotion?

J'ai fait tourner les perles du collier de Valentine en priant, chantant pour mes amis. J'ai pensé aux personnes que j'ai aimé, qui m'ont aimé, avec qui j'ai partagé. Je récitais les mantras, moi et mes pendeloques. J'ai parcouru des ruisseaux et des forêts. Je suis arrivé aux abords d'un camping aux tentures colorées et ethniques. Il y avait cet autel en pierre à ma gauche, au milieu d'une étendue d'herbe. Je m'en suis approché, je l'ai senti, ressenti puis j'ai rapproché mes mains. Toute l'énergie m'en a été renvoyée à travers sa chaleur. J'ai abaissé mon front sur la chaleur de son âme. C'était beau, c'était

chaud. Je marchais sur un sentier sableux ou de temps à autre je croisais des passants, des vacanciers, un cimetière ou une croix.

Les falaises et les roches annonçaient l'océan. Je me suis allongé une heure sur les Bufones de Arenillas. Il y avait de l'espace, de l'air, la mer nous entourait, le vertige m'attirait à plonger du haut de ces pics dentés. Il y avait des chèvres au loin. Je suis même rentré dans la demeure d'un berger en me perdant dans les champs. Un énorme crâne allongé de bovin ornait et dissuadait l'entrée d'une sorte d'étable. C'était un signe maléfique, je suis revenu sur mes pas pour descendre dans la ville de Llanes. J'ai marché longtemps dans les pensées enveloppées d'une énergie vaseuse et confuse.

Je suis arrivé à Llanes, l'aubergiste m'a signalé que j'avais fait 42 km ce jour là. À partir de ce moment là je me suis senti d'un coup fatigué, je n'avais plus de cerveau pour accomplir la moindre action, j'avais peut-être un peu poussé sur la machine. À partir de ce jour là j'ai compris qu'il ne fallait jamais forcer. Il suffit juste de suivre le courant, ça ne sert à rien d'aller contre le courant. J'ai bu un verre de cidre avec des pèlerins espagnols et italiens que j'avais croisé avant. J'ai rencontré Cathia elle avait une énergie chaleureuse et maternelle. Elle semblait attentionnée et à l'écoute. Cathia était italienne, elle vivait à Grenoble depuis 6 ans.

J'ai fait ensuite la connaissance de Gustas, un des jeunes lituaniens de l'auberge de Guemes. J'ai marché quelques temps avec lui le lendemain matin. J'aurais dû le suivre et ne pas me soucier de ma route. Gustas avait 23 ans, il avait fini ces études et était en pause, en année libre. Il faisait de la musique électronique et de la photographie. La mer était belle, comme toujours. Des centaines de silhouettes d'oiseaux, poussières noires de la cendre, fragments d'un autre monde tournaient autour de pics au milieu de l'eau.

Combler me fermait le cœur à ma nature et à l'esprit de Dieu. Je fuyais la joie ou l'amour. Je me fuyais en m'asphyxiant, je me remplissais jusqu'au mutisme. Donne toi de l'air, de l'espace si tu veux te voir. Accepte le vide si tu veux t'écouter. Si tu es plein tu ne peux plus rien voir, tu meurs.

J'ai croisé Guillaume avec qui j'ai marché. Je retiens ce qu'il m'a dit: «La meilleure façon de passer à côté de ton chemin c'est de te prendre la tête». Il avait raison il me suffisait juste de planter les graines et d'attendre qu'elles germent puis qu'elles poussent.

«L'art ne vient pas des pensées mais du cœur, du geste».

Guillaume m'a éclairci et apaisé. Je voulais faire un vœu de silence mais je n'allais rien forcer. On est arrivé assez rapidement à Nueva dans une ambiance conviviale. C'était le jour de marché. C'était animé. J'achetais quelques fruits quand soudain je me retourne. Et à ma grande surprise je vois le visage lumineux de Lucy. Ça faisait 11 jours que nos chemins s'étaient séparés mais

ici tous les chemins se croisent.

Je la croyais loin devant moi, moi qui avait un peu ralenti le pas, pas tant que ça. J'étais très heureux de la voir. Trop heureux que j'en étais gêné. L'anglais ne me permettait pas d'exprimer sincèrement ce que je voulais exprimer.

Et tant de jours, d'expériences, de rencontres étaient passés depuis le monastère Zenaruzza où on s'était vus pour la dernière fois. On évolue vite et intensément sur le chemin. Le temps n'est plus qu'une notion, élastique. J'ai continué ma route en laissant Guillaume faire la sienne. Je savais que je retrouverais Lucy à l'auberge de Piñeres.

L'auberge était un havre de paix, une maison dans les champs, entourée des montagnes. L'atmosphère était douce et brumeuse. Je me suis allongé sur l'herbe drue et grillée pour faire quelques étirements et méditer. J'y ai vu milles couleurs de feu dans les brins d'herbes. Les insectes étaient plus nets comme plus près de mes yeux. Tout était extrêmement net et précis. Tout était chargé de florissantes nuances. Tout m'apparaissait plus clair.

Ce soir là au diner mon esprit s'était embourbé dans des pensées négatives et confuses. Une légère angoisse inexpliquée m'avait saisi. Lucy disait qu'elle avait l'esprit vide maintenant après deux semaines de marche.

Moi j'avais encore des choses bien accrochées à lâcher...

Nous nous sommes réveillés avec un chant religieux. Je n'ai pas su dire d'où il provenait. De l'église ou de l'autoradio? Je n'avais pas pu aller à la messe la veille à ma grande déception. Beaucoup d'églises étaient fermées. J'ai marché toute la journée seul même si j'ai croisé des pèlerins. J'essayais d'être toujours présent mais sans se forcer, sans culpabiliser. Les choses sont comme elle sont, elles arrivent pour une raison à un moment précis. Ça s'appelle le timing divin. Dans le mental j'étais dans le flow.

Je suis arrivé dans la matinée à Ribadsella où je ne suis pas resté longtemps. J'ai longé la côte avec les touristes. Je m'étais éloigné du tracé du camino mais je m'étais rapproché de la mer. Je me souviens du bleu du ciel et de l'océan. L'herbe était si verte. Les couleurs du paysage étaient éclatantes, vivifiées par le soleil. Je me suis perdu, je suis arrivé dans une petite crique isolée. Je m'étais maladroitement engagé dans des sentiers feuillus et piquants. La vue était belle, j'étais seul. Je commençais à m'enfoncer mollets nus dans des ronces et orties à flanc de falaises. Il n'y avait pas de chemin c'est moi qui allait le créer? J'étais têtu. Je me suis alors assis sur un rocher pour contempler la vue mais surtout pour fuir ma bêtise et mon angoisse. Il n'y avait pas d'issue. Tout l'univers était contre moi. J'ai alors décidé de revenir sur mes pas, c'était plus sage.

Et j'ai continué ma route le long de la nationale. Un peu avant d'arriver à la Isla j'ai profité d'un moment pour m'allonger sur l'herbe et respirer. J'avais le temps. J'avais le temps d'apprécier le calme, le contact de l'air sur la peau ou à travers les vêtements et le bruit des vagues. Sur la plage touristique de l'Espasa une femme m'a offert une bière et des pâtisseries pour mon camino. «Para continuar el camino». J'étais touché par la générosité des gens. J'ai bu une bière face à la mer et le ciel gris. J'avais été attiré par le goût de la fête et le reggae music sur cette plage.

Je me suis baigné dans l'eau fraîche de l'océan. C'était bon. Je me sentais si libre. J'ai crié, remercié l'univers comme à mon habitude. Des touristes m'ont pris en photo avec l'océan en fond: «Can I take a picture? I love your style.» Les humains sont étranges... Mais c'est vrai que j'avais une dégaîne avec mon sac de marche, les chaussures qui pendaient par les lacets, mes colliers et mon bâton en bois.

Je suis arrivé assez vite à l'auberge de La Isla. Je traversais la station balnéaire sous le ciel inquiétant des Asturies. Le ciel était toujours menaçant dans cette région. Il semblait qu'il pouvait pleuvoir à n'importe quel moment, le temps était instable. Hésitant j'ai donc décidé de dormir dans l'auberge et non dans mon hamac. J'essayais de rester attentif aux signes. Il restait des lits dans l'auberge alors qu'il était déjà 17h passée, le petit déjeuner était offert avec la nuit pour moins de 10 euros.

J'ai retrouvé Tobbia, un pèlerin italien que j'avais vu à San Vicente et à Piñeres. J'ai partagé avec Lucy mes pâtes qui étaient dans mon sac depuis un moment. Elle y a ajouté des poivrons et du chèvre. Nous partagions ce que nous avions entre pèlerins. Lucy avait une simplicité et une écoute qui me touchait. Elle avait cet accueil naturel que peuvent avoir certaines femmes. On a rigolé simplement ensemble sur des détails du quotidien. Mon sourire prenait

de plus en plus de place depuis le début du chemin. Je voulais le communiquer à d'autres. Je me suis étiré avec les pèlerins qui étaient dehors puis je me suis couché.

Après le petit déjeuner généreux de l'auberge je suis parti marcher dans l'obscurité de l'aube. J'ai marché seul jusqu'à que je croise Guillaume adossé au pilier d'un cloître dans une posture monastique. Il chantonnait des prières, des mantras qui provenaient sûrement du village des pruniers. Peut-être avait-il dormi là, lui qui m'avait confié la veille qu'il voulait marcher jusqu'à l'épuisement corporel. «Aujourd'hui j'ai des choses à expulser. Je veux que la terre soit marquée de l'empreinte de mes pas lourds. Bon après moi je suis un peu taré, c'est vrai je suis con»

Guillaume venait d'une famille classique, catholique. Il avait commencé les arts martiaux pour se sortir de ces addictions dans sa jeunesse. Il avait suivi pendant 10 ans un maître, des ses 17 ans à ses 27 ans. Il avait alors arrêté l'alcool et «la fumette» pendant ce long entraînement. Il avait toujours été considéré comme le mouton noir de la famille, celui qui faisait différemment. Peut-être que parfois il se forçait et faisait pour conforter son ego. En tout cas son histoire me parlait. L'ego est nécessaire, il est même très utile et important. Pour s'en libérer et le laisser là où il est il faut déjà en prendre conscience, quitte à l'affirmer. Il y a aussi ces gens qui ne prennent pas la peine de l'affirmer, ils ne peuvent alors pas l'accepter. Parfois nous avons besoin de connaître les extrêmes, les deux faces de la pièce. Il est très important de savoir affirmer sa personnalité. La conscience de l'ego est la première étape du chemin spirituel, le troisième chakra. Mais le propre de l'ego est qu'il fait n'importe quoi. Il se prend pour n'importe qui, il se met à la place de n'importe quoi.

J'ai marché, j'ai croisé d'autres pèlerins. J'ai croisé des agriculteurs et des vieilles âmes. J'ai dit bonjour timidement à un bucheron qui aiguisait et lavait sa tronçonneuse avec un chiffon. Il semblait fier et réservé derrière sa pile de rondins de bois. J'ai croisé un nombre impressionnant d'arbres fruitiers: des citronniers, des pommiers, des poiriers, des actinidiés (kiwi) où bien évidemment les fruits les plus murs étaient toujours les moins accessibles. Il y a un arbre depuis plusieurs jours dont je n'arrive pas à savoir quels fruits poussent dessus. Je ne reconnais ni le fruit ni l'arbre. Surtout quand les fruits ne sont pas mûrs.

Sur le chemin les hola, opa, buenas et buen camino sont monnaie courante. On peut aussi troquer des sourires. Ça me fait du bien de marcher un peu seul ces temps-ci, j'en avais besoin. J'ai besoin d'expulser des choses et de ressentir le vide pour accepter les pensées et conscientiser. Rentrer dans la danse. Me laisser happer par le flow. Entrer dans la transe. Mais accepter sans culpabiliser. La culpabilité est une énergie très négative, toxique.

L'émotion perturbatrice du vata est l'anxiété. Il est dominé, assailli par elle. Dans la confusion il est alors incapable de faire des choix. Il est l'indécis, il est immobilisé. Je me reconnaissais beaucoup dans ce dosha.

J'ai marché jusqu'à Villaviciosa sans pause, pendant 4h. J'ai déjeuné près de l'ermitage à l'entrée de la ville. Cédric m'a envoyé un message, il arrivait à Villaviciosa, il a réservé à l'auberge de San Juan de Amandi. J'ai appelé mais il n'y avait plus de place. Je dormirais donc dehors. Lucy est arrivée, je lui ai donné un bout du fromage que j'ai fini très vite après. J'ai déambulé dans cette petite ville espagnole. J'ai pris le temps. J'ai fait une sieste sur un banc au milieu de la foule. J'ai prié, chanté, clamé dans les églises. J'ai lu des textes dans leur échos. Ça rebondissait, ça résonnait, ça pénétrait et transperçait les murs, mon âme. La lumière. Le monde. J'ai pensé à mes amis, à leurs échos. J'ai pensé à mes êtres chers.

Cédric arrivé en ville, on a partagé un café. J'étais content de le voir. Quelque chose avait changé dans notre relation après ces quelques jours sans se voir. On était maintenant des amis. Il n'y avait plus un rapport paternel ou maître élève que j'avais ressenti ou fantasmé contre mon gré. On était souriants et purs. Cédric tenait bien son vœu de pureté.

Cédric m'a convaincu d'aller l'accompagner à l'auberge. Je pourrais toujours mettre mon hamac mais profiter du repas et de la convivialité. Qui ne tente rien n'a rien. La providence est dans l'abondance si on a la confiance. C'est ainsi que l'aubergiste m'a sorti «la cama de emergencia», il a sorti un matelas d'un placard et j'avais mon lit. J'avais bien fait d'écouter l'instinct de Cédric. J'ai pu enfin prendre une douche et laver mes vêtements, mes chaussettes. La soirée a été d'une chaleur incroyable. Nous avons eu un repas complet, un vrai festin, une grosse poêlée de riz avec des légumes et une grosse salade. On était réunis dans une convivialité bienveillante. Le vin rouge en Espagne est servi à tous les repas comme de l'eau. L'hospitalier tenait l'auberge depuis sept ans. Il avait baroudé partout dans le monde. Puis Cédric a achevé le repas en sortant un fromage de bleu d'une odeur caractéristique. Le dîner s'est transformé en jam. Les pèlerins italiens présents se sont enflammés. Celui qui faisait de la guitare avait une simplicité d'âme et un sourire timide, séduisant. On a chanté Fabrizio de André, Bob Marley et The Beatles. L'hospitalier s'est même improvisé en prêtre pour célébrer un faux mariage, l'amour. On jetait des fleurs d'amour sous la lumière de la lune. Tout le monde était «burrachados» (bourrés). La musique a duré jusqu'à tard dans la fatigue et la béatitude. Des bons souvenirs chaleureux...

Après cette folle soirée à éclairer nos âmes, à chanter, à rigoler parfois sous l'effet du pinard nous nous sommes réveillés avec des douces musiques instrumentales sur la radio avant 7h. Nous avons pris tous le petit déj ensemble

entre pèlerins. C'était bon et j'ai mangé à ma faim. J'avais le ventre rempli et je me sentais en forme. Merci à l'aubergiste pour son grand coeur et pour sa simplicité, son accessibilité d'âme. Merci au musicien de la soirée et à son air candide et simple. J'avais le coeur rempli. J'ai remercié chaleureusement ce lieu, ce moment avec la timidité qui m'était propre. Quelle convivialité et quel accueil !

Cédric avait bien fait d'insister pour que je l'accompagne à cet auberge car je me souviendrais toujours de ce moment.

Je suis parti de l'auberge en compagnie des deux italiens. J'ai rejoint assez vite le fameux embranchement. Il fallait choisir entre Gijon ou Oviedo, entre le primitivo ou le Norte. J'avais fait mon choix après de multiples hésitations. Je prendrais le primitivo jusqu'à Oviedo pour remonter sur le Norte à Avilés. Ça m'évitera de traverser la foule et le stress de Gijon. J'ai rejoint Cédric qui avait prié dans l'église où l'on avait tamponné nos crédentiales. On a marché dans un mutisme mutuel. Je préfère marcher seul la journée et retrouver du monde le soir, à l'auberge, à la fin de l'étape. Besoin de se confronter à la solitude. Au flow, à la méditation, aux pensées. J'ai marché seul après avoir trouvé deux bâtons de bois pour ce passage dans la montagne. Les montées sont plus agréables lorsqu'elles sont sur des sentiers que sur le bitume.

Ce jour là dans cette ascension au dessus des nuages j'ai eu pour la première fois une hallucination visuelle qui est devenue récurrente ensuite. Simple explication scientifique ou vision mystique?

J'ai vu le ciel et les montagnes, l'arrière plan du paysage vibrer et faire des mouvements avant-arrière continuellement. C'était comme si le fond était détaché tel un plan plat et qu'il s'agrandissait puis se réduisait. L'espace était distordu, le temps l'était encore plus. J'en ai été très troublé, les nuages vaporeux étaient mystiques. Comme le voyageur au dessus des nuages de Friedrich.

A Vega de Sariego j'ai croisé Lucy qui prenait un café.

Aujourd'hui j'étais chaud, je voulais tout casser, tout exploser avec mes pieds. Rempli d'énergie j'avais deux jambes supplémentaires avec mes bâtons. J'ai croisé des fleurs et des âmes. Je suivais le vol des oiseaux dans des instants d'émerveillements, arrêtés, dans le temps. Je me souviens j'ai caressé le museau d'un de ces nombreux chevaux qui bordaient le sentier. Il avait une robe

noire brillante. Je lui ai donné de l'herbe mais il l'a ignoré et l'a laissée tombée par terre.

J'étais parti depuis 18 jours sur la route. J'avais oublié ma vie, c'était devenu ma vie. A Pola de Siero j'avais été piqué d'un petit brin de nostalgie. C'était ma première aventure. Je ne pourrais plus revenir. «No podría volver». Je suivrais les chemins que ça soit en Espagne, au Portugal, en Italie ou au Paradis.

J'ai donc fait étape à l'auberge de Pola de Siero juste avant Oviedo. Je suis arrivé et je me suis étalé sur le goudron brûlant de la ville, près de la station d'autobus, dans le bruit. Il était 14h, le soleil brûlait. L'agitation urbaine me bousculait, je sentais qu'on arrivait dans la grande ville d'Oviedo. Lucy et une autre pèlerine qui venait de Washington étaient présentes dans l'auberge. On a parlé aussi avec un pèlerin espagnol. On devait aller à Fisterra, au bout du bout du monde. Jusqu'au Rien. Au vide. L'aubergiste avait l'air très gentil mais il avait un accent incompréhensible qui en plus de son énergie très particulière lui donnait un air complètement déjanté.

J'ai ensuite fait une belle séance de yoga avec Cédric. Mon mental dispersé s'est calmé. Adouci. Cédric m'expliquait que le yoga c'était essentiellement le contrôle du souffle. Le souffle avec le nez, en Ujjayi, en grattant la gorge avec l'air qui rentre, les exercices Pranayama.

Les postures sont liées aux chakras. Il faut préparer le corps à la méditation avant l'esprit. Pour dévoiler l'âme quand plus rien n'est. J'avais le sourire aux lèvres, c'était doux. J'étais ailleurs. Nous avons partagé un repas dans une présence et connexion totale puis le coucher s'est annoncé avec douceur. Cédric m'a dit qu'il allait avoir sa troisième rencontre. Sur le chemin du Nord ou sur le Primitivo ?

J'allais poursuivre ma route seul moi. J'allais rencontrer d'autres personnes marquantes. Je voulais finir le chemin du Nord.

Le réveil était sec ce matin. Il était tôt. J'avais encore besoin de dormir, je serais bien resté un peu plus au lit mais j'étais pèlerin. C'était ça la vie de pèlerin. On est parti marcher ensemble avec Cédric. Il y avait seulement quatre heures de marche pour aller à Oviedo. On a parlé toute la matinée. Il s'est débloqué quelque chose dans notre relation ce jour là. Il m'a expliqué en détails tous les chakras. Le chakra du cœur était en plein développement chez moi je crois. On marchait et on parlait. Le temps passait... On s'est arrêtés quelques fois pour cueillir des mûres ou des pêches. Puis j'ai continué tout seul, Cédric lui faisait une pause. Je me suis rendu compte soudainement que j'avais oublié mes colliers, mes fidèles pendeloques à l'auberge de Pola de Siero. J'ai eu un léger stress mais j'ai laissé passer. Je les récupérerai plus tard. Et puis c'était un signe: le chemin c'est le grand dépouillement, la perte des plumes de l'ego.

Après avoir traversé sa zone industrielle je suis arrivé à Oviedo. J'ai traversé ses rues et ses jardins, ses quartiers. Je suis rentré dans la première église de la ville comme à mon habitude et j'ai prié. L'auberge n'ouvrait qu'à 16h. Je me suis allongé sur le banc devant l'auberge en attendant Cédric. Puis on a déposé nos affaires pour pouvoir visiter la ville, libres en attendant de pouvoir s'installer dans les dortoirs. Après avoir acheté de quoi partager un repas on s'est assis sur des marches en pierre dans un parc. On s'était vraiment rapprochés. Je l'avais attendri maintenant c'était lui qui me touchait. On s'attachait. On se reconnaissait. On se comprenait. On s'attachait. Je mettais quand même toujours du temps à (a)voir de l'affection, de l'empathie. Il m'a encore parlé de ses nombreuses relations parfois avec ennui et lassitude, parfois avec crudité quand il parlait librement de sexualité. On marchait dans les rues sans s'avoir où aller. On se laissait porter. Tu vois ces moments où tu penses suivre ton ami mais c'est lui qui te suis. Ces moments où on errait. Fluide. Vide. Puis on s'est perdus quand je me suis éclipsé pour aller dans les toilettes d'un restaurant.

Attendant l'ouverture de l'auberge j'ai rencontré Tom qui parlait à Lucy. Tom était un grand blond hollandais. Il avait 26 ans, il finissait des études de psychologie. Après avoir parlé de ma vie dans la chambre où nous étions il m'a confié que sa copine faisait des études d'art aussi J'ai ensuite lavé mes vêtements à la main en compagnie d'autres pèlerins. La plupart des pèlerins portaient d'Oviedo pour faire leur premier jour du chemin primitivo. J'ai fait un tour dans la ville, j'ai contemplé des peintures de marine et de la côte atlantique et des vierges et christs en gloire. Cédric louait les christs pantocrator. Il voulait leur rendre leur gloire. C'est vrai on en a marre des christs souffrants, crucifiés, faibles. Le Christ c'est la joie, le rayonnement avant tout. J'en offrirais peut-être une gravure à Cédric. Les portraits des 12 apôtres peints par Le Greco avaient une force tribale, mystique. Il y avait aussi une exposition sur Marina Abramovic. Comme toujours dans son oeuvre c'était violent et provoquant mais teinté de blancheur et de mystique. Ce musée était dense et complet et en plus il était gratuit.

Quand je suis sorti il pleuvait. Mais je me sentais bien, libre. Encore un de ces moments de légèreté dont j'avais une grande gratitude. Libre et béat accompagné de la musique du trompettiste sur la place de la cathédrale. La grande et majestueuse cathédrale d'Oviedo. Elle nous guettait, nous terrassait. Cédric, Tom, Lucy et moi sommes allés à une messe des pèlerins à l'église Santa Maria Real de La corte, située derrière la grande cathédrale. La célébration avait été un peu plate et sans fougue en plus avec cet espagnol incompréhensible. Ils font pas d'effort. Mais la bénédiction des pèlerins a été joviale et douce.

Nous avons tous reçu un mini livret dans notre langue avec un texte et une prière.

Oh Dieu qui invita Abraham
à quitter sa terre, en étant à ses cotés
sur le chemin

Dieu qui fut le guide du peuple hébreux
à travers le désert

Nous te demandons d'accompagner tes serviteurs
qui par amour pour toi, font le pèlerinage
à Oviedo et à Compostelle

Que tu sois pour eux un compagnon de marche
un guide à la croisée des chemins
un soulagement dans la fatigue, une défense face aux dangers, un abri sur le
chemin, l'ombre pour la chaleur, la lumière dans l'obscurité, le soutien face au
découragement et le courage dans leur objectif pour que avec toi pour guide,
ils arrivent indemnes au bout du chemin et enrichis de la grâce et des valeurs,
qu'ils rentrent indemnes chez eux emplis d'une joie saine et pérenne.

Par Jésus Christ, Notre Seigneur.

-Que le sauveur dirige vos pas et qu'il soit votre compagnon inséparable tout
au long du chemin.

-Que la Vierge Sainte Marie vous protège, vous défende face aux dangers de
l'âme et du corps et que sous sa protection vous puissiez mériter d'arriver au
bout de votre pèlerinage

-Que Saint Raphaël Archange vous accompagne tout au long du chemin
comme il a accompagné Tobie et qu'il vous éloigne de l'inconfort et de la
contrariété.

-Que la bénédiction de Dieu Tout puissant, le Père, le Fils et le Saint Esprit
soit toujours avec vous.

AMEN

Le chemin que vous entreprenez est l'occasion de sortir de chez vous, de

prendre de la distance avec les choses, de quitter votre quotidien. C'est aussi une opportunité pour se détendre, rencontrer de nouvelles personnes, de conquérir les coeurs, de se faire des amis.

Mais un CHEMIN c'est surtout et avant tout l'occasion de MARCHER. Oui, faire un chemin intérieur et extérieur. Les deux en même temps et au même rythme.

Un PÈLERIN marche dehors: Il part à la rencontre de ce qu'il connaît pas, il partage avec d'autres personnes sa fatigue et ses joies.

Un PÈLERIN fait aussi un chemin intérieur: il réfléchit au vécu de chaque jour, il tire le meilleur de lui-même, il se dépasse, grandit et retrouve en son for intérieur celui qui vit comme a vécu Saint Augustin qui disait:

«Tu étais au dedans de moi, et j'étais moi, en dehors de moi même; Et c'est au dehors que je te cherchais »

FAIRE UN PÈLERINAGE c'est une expérience dont vous sortez changé. Mais tout cela dépend de vous. Cela dépend de si vous êtes prêt à laisser votre coeur accompagner vos pieds sur ce voyage hors du quotidien. S'il en est ainsi, alors que Dieu soit à vos cotés !

Parmi les pèlerins de la bénédiction il y avait deux pèlerines françaises chrétiennes, elles avaient dormis par terre sur le chemin, dans des églises, sous des auvents, sur l'herbe. Leur idéologie très chrétienne m'intriguait. C'est vrai j'avais rencontré peu de personnes très spirituelles, encore moins très chrétiennes. Étaient-elles des vraies chrétiennes? Des chrétiennes du Christ véritable ou des chrétiennes de l'Église avec un grand E, l'institution politique, sociale, militaire? Elles semblaient étranges et un peu coincées. Elles m'intriguaient. Cédric méprisait leur attitude prosélyte et rigoriste. En effet une d'elle avait le vêtement traditionnel et dogmatique du pèlerin, le chapeau pointu, la grande croix au cou et une couleur sobre. On sait bien que l'habit ne fait pas plus le moine que le pèlerin. Sauf que Cédric a tempéré son jugement car elle était nonne. Ne jamais juger sans connaître, je dirais même ne jamais juger car on est toujours ignorant et même au delà de ça...

Face à face on dinait dans une taberna d'Oviedo. J'ai pris du poisson et on a partagé du fromage. Nous avons vidé une bouteille de Cidre à deux. Il a parlé de l'histoire de France, de l'histoire de l'Inde et de politique. Je l'écoutais attentivement, absorbé par sa confiance et sa connaissance naturelle. D'où sortait-il autant d'énergie à assimiler et à déverser autant de connaissance?

À sa place j'aurais déjà été épuisé depuis un moment. C'est comme si lorsqu'il parlait, il se vidait et il gagnait l'énergie que mon écoute lui donnait. Moi c'était l'inverse je perds de l'énergie en parlant. Je recevais la connaissance mais moi j'avais une limite de stockage et de concentration. À mesure qu'il parlait et gagnait en énergie moi je recevais et perdais en énergie. J'aimais bien Cédric, j'aimais bien son côté asperger parfois touchant, parfois alourdissant.

La fin du repas a été précipitée. Nous n'avions pas reçu le reste de notre repas mais il se faisait tard et l'auberge fermait ses portes à 22h. Nous avons du nous dépêcher pour ne pas être nez à nez avec la fermeture de la porte. Nous avons ensuite parlé un moment dans le «cenador» (salle à manger) de l'auberge. La connexion qu'on avait eu m'intriguait, me bousculait. Je me questionnais sur mon rapport à moi même, aux autres, à la relation. Je découvrais la richesse de l'homme, sa force et sa douceur, sa douleur. Nos chemins allaient se séparer. Il y a eu de la tendresse et de la pudeur, de l'intimité et de la sensibilité. On s'est fait une dernière étreinte, forte, abandonnée. On ne se reverrait pas le lendemain...

Je suis parti me coucher dans ma chambre. Les autres pèlerins dormaient profondément. Je suffoquais, envahi par mes pensées, le bruit de ma respiration et les ronflements. J'ai eu du mal à trouver le sommeil, mon esprit s'agitait dans toutes sortes de pensées plus bizarres et sombres les unes que les autres. Des questionnements me traversaient. Et si j'étais gay ? Et si je bloquais quelque chose ? Et si je me mentais à moi même pour contenir ma virilité, ma masculinité ?

Je n'avais pas eu ma dose de solitude et d'introspection dans la journée pour me permettre d'écrire mes pensées et de vider mon esprit. C'est ainsi que tout m'assaillait et retombais sur moi lorsque je me retrouvais seul face à moi même, loin de Morphée.

Au réveil j'avais eu la confirmation qu'il fallait que je récupère mes pende-loques sacrés. Elle m'avait envoyé un message. Valentine. Je suis parti. Je suis parti prendre le bus après un petit déj merveilleux dans un café. Le serveur du café avait été pris de compassion, comprenant que j'étais pèlerin, il m'avait offert une bouteille d'eau «por el camino».

Après plus d'une heure d'attente le bus est arrivé. J'ai récupéré vite fait mes babioles insignifiantes mais significatives à Pola de Siero puis j'ai repris un bus dans l'autre sens. Le conducteur s'appelait Ruben il faisait fréquemment des trajets Oviedo-Paris-Bruxelles. C'est lui qui a amorcé la conversation comme on était les deux seuls restants dans le bus. Il était très sympathique. Le bus est arrivé à Oviedo. Je marchais sans savoir où aller, me perdant volontairement. Je ne sais pas ce que j'allais faire. Je ne sais pas si j'allais rester là pour la journée, pour la nuit. Où allais-je dormir?

J'ai vu cette femme pieuse et adoucie qui cherchait la lumière de Dieu. Je l'ai vu s'envahir et s'illuminer face à un retable dans l'église où je me reposais. On s'est suivi un petit moment. Nos yeux se cherchaient puis se fuyaient. Mais je n'ai pas trouvé le bon moment pour une connexion. Je chantaï avec amour et automatisme même au milieu du grésillement de la ville.

J'ai fini mon exploration de la ville en visitant son joyau, son trésor dévoilé au grand ciel. La cathédrale comportait d'innombrables salles, chapelles, cryptes et même un musée. Plus de cinq salles entières de sacrés coeurs et d'objets, bijoux, sculptures... Les reliques de Saint Jacques étaient nombreuses et mystérieuses ainsi que des indications, symboles du pèlerinage. C'était

un vrai musée, une visite touristique, il y avait même un audioguide. Mais il m'aurait été impossible de prier. Ce lieu de culte était pollué de touristes et de visiteurs. Ce lieu de culte et de recueillement en était toujours un? Les églises deviennent des lieux païens, touristiques, sans charge à mesure qu'ils se remplissent. On perd le sacré. On perd le sens du silence. Le sens du sacré. Bien que le sacré se faisait piétiner et absorber. Baroque où fourmillaient une diversité de détails, d'ornements, de sculptures, de représentations. Les ostentatoires, les retables, les colonnes. Je me rappelle particulièrement de son cloître et des espaces extérieurs. C'était un des rares lieux où j'ai pu m'éclipser de cette foule pour me lier au silence et au ciel. Je suis sorti...

Je suis sorti la tête remplie, envahie, fatiguée. Mais je suis sorti illuminé par le soleil. Quand on rentre dans une église c'est comme si on rentrait dans un cœur, dans les profondeurs et l'obscurité. On voit de l'intérieur, on est à l'intérieur. On rentre en contact avec ses parties sombres mais on peut voir que la lumière est là à travers les vitraux, à travers la peau translucide. Puis on sort... On sort de l'obscurité et on voit la lumière. À chaque fois cette sensation me saisissait. J'étais ébloui par la lumière du ciel.

J'ai contemplé la Grande en mangeant ce sandwich au thon que cet ouvrier au cœur si généreux m'avait donné lorsque j'attendais le bus ce matin. Je devais marcher, je voulais marcher...

En partant aussi tard, à 16h je me suis dit que j'allais marcher sous la nuit, dans la pluie. C'était l'épreuve du feu. J'allais arriver tard. Je voulais marcher, je voulais être seul et c'était agréable de partir à ce moment de la journée. Le monde se calmait. La lumière s'assombrissait. C'était une journée fraîche aujourd'hui. En plus la plupart des pèlerins marchent le matin, j'étais terriblement mais jouissivement seul. J'étais libre et frais. Il m'a fallu bien deux heures de marche pour sortir de ma tête et rentrer dans mon corps. J'ai eu à échauffer mon corps et à calmer mon mental. Au bout d'un moment après mes multiples cogitations et tourments je me suis senti léger, adouci et vidé. J'évacuais... C'est à ce moment là, quand la légèreté me traversa que j'arrivais sur une descente sur des vallées vertes et sauvages sous le ciel gris. J'étais bien.

Libre. J'ai crié, au fond de mon cœur et dans mon souffle aéré. J'ai croisé de très près, on s'est frôlés, le visage de ce fermier sur son tracteur. Il m'avait marqué. Son visage était si réel, si net, marqué, détaillé et si proche. C'est comme si mes yeux avaient gagné en clarté et que la peau de cet homme devenait transparente malgré sa rugosité.

Je me suis allongé dans un champ, j'ai bu la bière qu'on m'avait offert plusieurs jours avant et j'ai contemplé le ciel menaçant et les arbres s'élançant avec le vent. J'étais perdu au milieu de nulle part en Espagne. Toujours avec la joie pure venue du Nulle-part. J'avais un peu forcé mais bien évacué. Peut-être étais-je allé contre le vent en forçant autant ?

Les muscles de mes jambes me tiraient, j'avais voulu casser le sol et atteindre le ciel. Honnêtement je devais faire peur (ou paraître étrange) avec mes bâtons et pieds qui faisaient des empreintes et un bruit assumant sur le sol. J'étais fatigué. La nuit et la pluie s'étaient réunies. La traversée de la banlieue et des quartiers de la ville m'a paru longue et ennuyeuse, interminable, en particulier lors des passages sur le bitume qui se ressemblaient et que la plante de mes pieds n'appréciait guère.

Je suis arrivé à l'auberge à 21h passée. J'ai croisé des visages familiers parmi les pèlerins présents. Il y avait un couple espagnol que j'avais rencontré à Guêmes. Je me rappelle que l'homme m'avait marqué par sa simplicité d'âme lorsqu'on était dans la chapelle du hameau pour y faire un cercle de partage. Il rigolait et souriait volontiers. Il avait une chaleur naturelle. Ils m'ont invité à leur table pour partager leur repas: ils avaient besoin de quelqu'un pour finir leur plat de pâtes. C'était magique. J'arrivais à l'auberge il y avait encore de la place pour dormir et voila qu'on m'offrait un repas alors que j'étais fatigué et que j'en avais bien besoin. Les planètes étaient alignées, les signes apparaissaient. Bien que le repas n'était pas végétarien je ne pouvais pas refuser un cadeau du Grand Ciel Généreux et de ces âmes chaleureuses. Je décidais dorénavant de toujours accepter les présents de l'univers. J'ai eu deux repas gratuits aujourd'hui, j'ai complété avec des extras, des snacks et friandises mais j'aurais pu manger pour 0 €. Après une bonne douche je me suis étalé sur mon lit et j'ai dormi profondément.

Je traversais le plus grand port industriel des Asturies. Je marchais aveuglé par la fumée blanche dans le ciel lumineux. Asphyxié, assommé. Impur. Le goût âpre dans la bouche et le nez qui picotait, que comportaient ces volutes impures aux odeurs acides qui s'échappaient? Je n'arrivais pas à identifier cette odeur nauséabonde et toxique. Entre les camions et les véhicules de chantier, les contenaires et de nombreuses machines les plus bizarroïdes les unes que les autres je me disais que l'humain était peut-être allé vraiment trop loin, trop faux. Trop faux ? S'éloignons nous de la vérité? De la réalité? C'est vrai mes oreilles étaient assaillies, étouffées de stimuli désagréables qui recouvraient l'essentiel, quels étaient ces sons étranges? À quoi pouvaient bien servir toutes ces machines aux beuglement assourdissants et stridents ? Les humains ont vraiment inventés des trucs bizarres...

Je me sentais affaibli, infecté, des picotements acides et aigus dans tout le corps. Comme si une énergie toxique et jaunâtre comme du soufre rentrait dans tous mes orifices, par tous mes sens, mes yeux, mes oreilles, mon nez.. Ceci dit c'était un festival sonore expérimental très intéressant.

Peu à peu je me suis éloigné, l'air devenait respirable et la nature reprenait une couleur normale, moins fade. Je quittais ces ruisseaux aux couleurs verdâtres où l'écume se mêlait à la mousse polluante. Je quittais cette pollution,

cette toxicité.

Je quittais les ténèbres pour rejoindre la lumière. La mer !

La mer. J'ai vu son écume et sa force dans sa grisaille, dans toute sa splendeur. Elle était belle et sensible sous la pluie. C'est là qu'elle trouvait toute sa force, c'est là qu'était son essence, son caractère.

Les surfeurs, pensifs regardaient les vagues déchainées. Hésitaient-ils à y plonger ou étaient-ils absorbés par sa puissance ?

J'avais marché jusqu'au spot de surf de Salinas. Je me suis abrité de la pluie et j'ai contemplé la mer déchainée. La pluie était forte et intense aujourd'hui. J'ai chanté et prié Krishna ! J'ai ensuite rencontré ces deux pèlerins espagnols qui faisaient trois jours de marche sur le camino, ils venaient de Madrid. On a trouvé dans la conversation un réconfort et un passe-temps à la pluie qui nous alourdissait puis on a trouvé le porche d'une chapelle pour s'abriter, j'en ai profité pour manger un encas: pain et avocat. J'ai appelé mon père, il était fier de moi. Il m'a donné la force et le sourire pour continuer mon périple. Je réalisais que j'étais sur le chemin, je pleurais de joie au fond de moi. Quand ces pleurs et cette joie sortiront de mon trésor cadennassé ?

C'était la joie d'être. J'étais là enfin ou je devais être, je prenais le bon chemin, je le savais. Tous les souvenirs de ces dernières semaines me sont repassées avec joie dans ma tête. Le pais Vasco, la rencontre avec Dennis, la rencontre avec Cédric, le monastère et toutes ces plages et côtes que j'ai parcourus. J'avais vécu tout ça. J'avais déjà vécu tout ça et j'étais comblé, je n'avais pas besoin de plus. Mon cœur était ma maison, le refuge de la joie. La demeure du Seigneur. Je chanta ensuite avec joie sous la pluie, des prières et des mantras. J'étais sur la rampe de lancement, en mode automatique, fluide. Puis j'aperçut le Rio Nalon. Encore une fois le paysage tremblait, reculait, s'avavançait, vibrail, bougeait. Les nuages blanchis, opalins l'entouraient. Et le rivage marécageux bordait le village timide de Muros de Nalon.

Les mouettes blanches planaient au dessus de ce grand serpent noir et vaseux. Comme des taches pures dans l'environnement impur. Des messagères de la paix dans le maussade. L'eau était sombre, d'un noir épais et profond. Les piailllements étaient recouverts par le bruit des camions et des tracteurs sur la N632. Je marchait sur le pont où elle passait. Mon poncho s'envolait comme une cape dans l'allure vélocé des voitures. Le Seigneur me donne la fraîcheur de l'air et le réconfort de l'ombre. Dieu était présent partout, sous la pluie, dans les forêts d'Eucalyptus. Présent dans l'empreinte de mes pas. J'entendais sa voix, je suivais sa voie. Je pensais à mes frères et soeurs de cœur, de sang et d'affinités. Qui avaient vraiment de la valeur, de l'amour à mes yeux? La réponse se clarifiait au fil des jours de marche.

L'hospitalier de l'auberge de Rios de Nalon avait un visage dur mais sympathique. Il buvait une bière quand il m'a accueilli. Il avait le visage marqué par la vie. Il faisait du Tai Chi. Il nous parlait du Qi-jong. Ça me semblait intéressant pour calmer le mental, se relier au corps et trouver son chemin. Nous avons aussi parlé de Yi King. J'ai retrouvé Vanessa, une des espagnoles d'Avilés. Il y avait aussi des pèlerins tchèques, roumains, allemands. Un mystérieux pèlerin est arrivée à 22h passée ainsi que des pèlerins italiens et espagnols. Lui il avait fait plus de 50 km de marche dans la journée. En effet il s'était trompé de chemin, il avait voulu prendre le chemin du Nord mais il s'était embarqué par inadvertance sur le chemin primitif, il a remarqué à mi chemin son erreur, il a décidé alors de rejoindre le bon camino dans ces circonvolutions. Il m'a bien fait rire, il était touchant. Andreas danois. Il était débordant d'énergie. Il parlait fort et vite comme si il était embarqué dans ses pensées et sa parole. Il fuyait assurément quelque chose...

Il me touchait, il me faisait penser à un ami cher. J'appris le lendemain qu'il était artiste-peintre, il exposait ses peintures dans des galeries à Copenhague. Nous avons marché ensemble le lendemain matin mais on s'est vite séparé. En effet je me suis éloigné du tracé du camino pour me rapprocher de la côte et atteindre le village de Cudillero. Lui il a continué à suivre les flèches jaunes emblématiques en compagnie du pèlerin tchèque. En marchant je me demandais où étaient tous les pèlerins que j'avais rencontré, quels chemins avaient-ils pris autant dans leurs corps, dans leurs têtes et dans leurs âmes ? Je pensais à David, à Lucy, à Gasper...

Me dirigeant vers la côte je me suis perdu mais j'ai demandé le chemin à un vieillard. Je cherchais à rejoindre la plage, il m'a gentiment indiqué le chemin. C'était un chemin sableux qui passait par une forêt. Puis je suis arrivé face à la mer. Ses vagues, son énergie... Les rochers noirs et tranchants des Asturies brillaient de mille feux. La clarté. Lumineuse. Le soleil rebondissait sur l'eau et les ondulations perlaient. L'air était frais, le ciel était blanc. Quand je suis descendu par les escaliers en bois qui menaient sur la plage un homme promenait son chien. Le chien m'a aboyé dessus car je restais debout sans bouger à regarder l'océan sans limites. Après ce moment de contemplation j'ai voulu dessiner sur le sable. J'ai tracé avec mes bâtons des arcs de cercle. Ils composaient un dessin enfantin et abstrait. Un chant du monde. Le dessin c'est une danse. Tout le corps est mobilisé. Les mouvements des bras, les élancements des hanches, le déplacement de mes pieds, l'inclinaison et la force de mes bâtons. Après m'être baigné j'ai continué jusqu'à Cudillero par moments aux cotés des voitures qui roulaient à plus de 60 km/h dans des courbes et dénivelés à coté de moi.

Cudillero était pittoresque. C'était chou. Je marche, je suis libre. Je ne me soucie que du moment. Je vis simplement comme jamais je n'ai vécu. Malgré le présent, j'attends. J'attends toujours. J'attends toujours de rencontrer cette fille en voyage, cette fille qui me comprendra. J'attends la connexion. J'attends. L'autre ? Il n'est pas je l'ignore. J'attends qu'on vienne à moi. Je ne vais pas vers l'autre. J'attends.

J'ai chanté dans l'église. Je chantais surement abominablement faux mais j'ai ressenti quelque chose, le mystique, le rien. Quelque chose.

Une présence. Un lieu. Quelque chose de proche. Prés de ma tête, prés de mon coeur. À méditer.

Lorsque je mangeais mon sandwich, adossé au murs porteurs de l'église, des enfants jouaient avec des pigeons curieux. Une mouette et un pigeon se regardaient avec admiration et terreur. Comme s'ils essayaient de se comprendre ou de se voir chez l'autre. Mais un vide profond envahissait leur yeux globuleux. Ils ne pouvaient assurément pas se comprendre. Je leur ai donné du pain. Ils ont sauté pour le récupérer en plein vol. C'était un moment simple. Envahi dans mes pensées ou m'isolant volontairement j'ai contemplé longuement l'océan et les vagues qui perlaient sous le soleil. Le village de Cudillero était vallonné, encuvé.

Après avoir croisé deux pèlerins bien chargés (c'est vrai leurs sacs avaient l'air énormes) qui parlaient à des gens du coin un peu après Cudillero. J'ai chanté l'amour du Christ et la gratitude de l'univers. Puis j'ai rencontré un couple de bruxellois, ils m'ont sortis de ma solitude forcée et subie. Je me rendais compte que ça faisait déjà un moment que j'étais parti. Le paysage

était vert. On a dominé une vallée, des collines suspendues, fournies d'arbres fruitiers. J'ai tapé sur la branche d'un citronnier avec mon bâton. Le citron est tombé en bas dans une prairie, je suis allé le chercher. Il était frais. J'en ai proposé aux bruxellois et j'ai mangé le reste. Puis j'ai pressé le jus dans ma bouteille qui reposait dans mon sac ventral. Les pèlerins se sont éloignés. Je suis arrivé dans le village de Soto de Luina après une traversée dans la forêt. J'écoutais de la musique pop rock mélancolique dans le seul bar du village seul face à mon piètre coca industriel. Les pèlerins que j'avais croisé quelques heures plus tôt étaient à la table à côté mais je les ai ignorés. Je commençais à partir dans des pensées tristes et négatives, je perdais la présence. C'était le signe qu'il fallait que je reprenne la route. Eux aussi partaient, ils allaient camper sur la fameuse plage du Silence. Au moment où j'écris ces lignes je suis allongé dans mon hamac au milieu de la forêt. J'avais remarqué quelques heures plus tôt une trace entre les buissons le long du sentier forestier après le petit village de Novellana. Étant fatigué j'avais décidé de poser mon lit suspendu ici. Ça n'était pas le meilleur endroit mais le sol était relativement plat et la distance entre les arbres était adéquate. J'étais bien. Au milieu des bruissements de la nature. Je me balançais, le regard fixé sur la cime des arbres. Enfin seul et tranquille personne ne pouvait me déranger. J'ai pris le temps de laisser vagabonder mon esprit afin qu'il s'apaise, que je puisse poser sur papier.

Dimanche 7 août. Aujourd'hui ça a été lourd. La forêt m' a rendu fou à travers son instabilité de dénivelés. J'avais beaucoup de pensées envahissantes et attachantes.

Je me suis levé du hamac, le soleil s'était déjà levé depuis un moment. La lumière reflétait le vert qui m'entourait. J'ai pris un casse croute et j'ai plié mes affaires, je suis parti. Je me dirigeais vers la plage du Silence. Elle portait bien son nom. Il n'y avait personne qui était descendu surement parceque toute une partie de la plage était à l'ombre presque toute la matinée. Elle aurait pu également s'appeler la plage de l'ombre. Il n'y avait personne aussi car pour atteindre le sable mouillé et froid il fallait emprunter un long chemin escarpé et descendre une centaine de marches. Je suis descendu j'avais le temps. Je me suis mis nu. J'étais nu face à la nature, d'égal à égal. Mes pieds touchaient les galets froids et le sable trempé. Je me suis assis, le cul nu froid sur une pierre froide et j'ai attendu. J'attendais. Je contemplais. Elle était vraiment silencieuse cette plage. nu. froide.

Puis je suis remonté j'ai marché entre forêt et bitume, entre eucalyptus et chênes, entre pins et ruisseaux. Comme tous les jours la nature m'offrait des vues splendides sur la mer à travers les interstices de la forêt. Les paysages étaient beaux, abondants, fleurissants mais j'étais dans mes pensées. J'étais dans ma tête. Le mental prenait trop de place, recouvrait tout. Je ne profitais pas vraiment de ce régal pour les yeux.

Le vent fait danser le jeune champs de maïs. Deux bourdons se battent en duel. Les oiseaux rasent les champs, ils filent sous mon nez. D'autres se chamaillent à ma droite. Des papillons comme des poussières de ciel se laissent aller à leur légèreté. Leur éclat. Leur blancheur.

Andreas a l'air d'être intéressant. Il a un travail d'artiste contemporain qui m'intéresse malgré son apprentissage autodidacte. Du peu qu'il m'a montré il a un trait appuyé révélant une certaine brutalité et naïveté. Son style se situe à mi chemin entre abstraction et figuration, des formes colorées se composent, se superposent, se juxtaposent accompagnées de cernés noirs.

J'ai pu observer chez lui quelques comportements compulsifs. Quand nous sommes arrivés à l'auberge de Cadavedo il mangeait sans s'arrêter, il avait acheté des snacks, il faisait plusieurs repas en un seul. Je pouvais me retrouver un peu en lui, il était touchant.

Je me souviens d'un moment touchant et simple dont j'éprouve de la gratitude. Nous étions rassemblés le soir à l'auberge avec Laura et Steven, deux belges que j'avais rencontrés lorsque je suis remonté dans la cuisine après avoir étendu mon linge. On prenait un repas tous ensemble. Avec Andreas j'avais fait cuire du riz et une conserve de légumes et on avait préparé une salade. Nous avons mangé ce repas. Laura et Steven avaient préparés des toasts qu'ils ont partagés. Nous avons bien mangé mais Andreas s'est enfilé ensuite deux énormes sandwiches. Il était drôle. Nous rigolions devant un tel estomac sans fond. J'avais acheté une bouteille de cidre. Laura et Stevens n'en voulaient pas, ils étaient fatigués. Andreas lui ne buvait plus d'alcool. Ils avaient abusé pendant sa jeunesse. Il nous avait confié que dès qu'il buvait un verre il ne pouvait plus s'arrêter. Il s'est surpris plusieurs fois à n'avoir aucun souvenirs de ces soirées où il s'alcoolisait sans limites.

J'ai commencé à culpabiliser de boire de l'alcool. Mais une pèlerine italienne m'a accompagné avec un petit verre.

Andreas était âgé de 31 ans. Dans sa jeunesse il faisait du football, il était dans une bonne voie pour devenir professionnel. Il était en division pro jeunes du Danemark. Mais tout s'est arrêté pour lui à la suite d'une blessure. Il a cependant continué à pratiquer pour le plaisir, se résignant à ne plus jamais atteindre son niveau d'avant. Mais il suivait son club de coeur de Copenhague. L'après midi où nous sommes arrivés à Cadavedo c'était le match le plus important de l'année pour lui. Le derby de Copenhague. Il l'a regardé lorsque nous sommes arrivés à l'auberge municipale. Nous avions voulu aller à l'auberge donativo de Covi e Peter mais elle était complète. En effet il fallait maintenant souvent réserver à ce stade du chemin. Je n'y prêtais pas trop attention, je voulais rester libre, suivre mon rythme.

Laura et Steven, étaient partis depuis quatre mois de leur maison en Belgique.

Ils m'ont avoués qu'à ce stade ils étaient fatigués, ils avaient envie de finir. Après les avoir rencontrés je me suis dirigé vers l'Ermitage de la Regalina. J'ai passé un appel avec une amie à ce magnifique point de vue. Le paysage était dominé par le vent. Ce lieu entouré de la mer et des rochers escarpés si propres à la région asturienne. Oui les rochers étaient découpés comme s'ils avaient été brisés par une lame tranchante. Je me suis rendu compte de la chance que j'avais. J'avais des amis formidables. Il étaient là pour moi même à plusieurs centaines de kilomètres et on prenait soin les uns des autres. J'avais la chance de faire ce chemin et de voir tout ces paysages. Témoigner l'amour. Témoigner le sacré. Ce lieu inaudible par la fureur du vent était mystique. Je me laissais engouffrer dans le vertige de la côte, des ces falaises ardentes et tranchantes.

Il y avait aussi une italienne à l'auberge. J'ai eu un fou rire avec Andreas et Laura. Je ne me rappelle même plus pourquoi on s'est mis à pouffer de rire, je me rappelle juste que c'était un moment simple. Un bon souvenir. Andreas avait un rire très communicatif, très sonore. En plus de son travail d'artiste il était animateur pour enfant. Il disait que c'était un travail très intéressant parce que ça te remplaçait à ta place. On ne doit pas se sentir supérieur aux enfants, aux autres.

On doit toujours s'efforcer de se remettre à sa place, d'égal à égal, tout en ayant une autorité.

Il était aussi chanteur dans un groupe de musique. J'avais de plus en plus d'intérêt et de curiosité pour les hommes. Je voyais bien que je regardais plus souvent les hommes. Et quand Andreas avait enlevé son t-shirt qui recouvrait son corps bien taillé, j'en étais pas insensible. Il y avait une beauté masculine, mêlée de maladresse et de solidité. Les hommes me touchaient par leur introspection, leur perte, leur besoin de se confier, leur besoin d'être accueillis, ce qui se passait chez moi. Qu'est ce qui se passait chez moi? Serais-je aussi attiré par les hommes? Je ne crois pas que j'étais attiré. J'étais juste curieux. Mais quelque chose s'était débloqué dans mon rapport aux hommes depuis ma rencontre avec Cédric. Il m'avait initié à la tendresse de l'homme, au contact, au toucher, à la connexion.

Parfois il est vrai que ça provoquait quelque chose, je ne sais pas exactement quoi mais un intérêt. Une volonté de creuser. À approfondir.

Andreas était un yesman. Il avait une énergie éparpillée, surprenante. Toujours un peu fou, il avait une bonne vibe positive. Un esprit agité. D'où sortait-il toute cette fougue?

J'attendais de toujours rencontrer cette fille. Le camino est comme la vie alors je me dis que je connaissais l'amour. Quand rencontrais-je l'amour? Peut-être l'avais-je déjà rencontré mais je n'y avais pas prêté attention. Peut-être avais-je des oeillères, avais-je bloqué? Je mettais surement des barrières. Parfois

l'humain est têtue et accroché à ses poids. Tout un tas d'interrogations me traversaient, me bouscullaient. Je me demandais où étais tout ceux que j'avais rencontré? Ou était Solenne?

Cette nuit, le sommeil a été très haché entre les ronflements et les bruits. Je n'avais pas très bien dormi et les pèlerins parlaient fort le matin dans l'auberge. J'avais besoin de mon espace de calme et de silence. J'ai déjeuné et je suis parti marcher seul. Andreas me suivait. Il essayait de marcher sans musique ce jour là. On avait longuement discuté hier. Je lui avait conseillé de marcher sans musique pour être vraiment au contact de ses pensées, avec ces émotions. On avait partagé intimement nos états d'esprits et les tourments et pensées qui nous traversaient. Je l'ai laissé me dépasser et je me suis assis dans un champs pour trouver le calme poétique. Pour respirer. Pour me réveiller. Je voyais la nature qui se réveillait avec légèreté. J'ai marché longtemps dans ma tête. Je me demandais quand même où elle était ? Ce qu'elle faisait ? Comment elle allait ? J'espérais qu'elle allait bien... Elle, elle était toujours dans un coin de ma tête, même après plusieurs semaines de marche et de dépouillement. Ça me paraissait si loin, sur une autre planète ça, le monde d'avant. La vie avant le chemin. J'étais ici dans un autre monde, dans un autre mode.

Après les champs de colza et les jungles d'eucalyptus, les prairies et les falaises de la côte raide je suis arrivé à la plage de la Cueva de la Arena. Je me suis enfoncé dans les fougères sauvages. Le paysage sauvage derrière les hautes herbes. Je zigaguais. Je me souviens de la mer derrière les pins en hauteur. Je suis arrivé à Luarda vers 12h30. Un paysan m'avait indiqué la direction. Je suis arrivé par les hauteurs, la ville blanche faisait son apparition en bas de la vallée. Je surplombais cette ville côtière aux petites maisons blanches. Luarda avait l'allure d'une ville de Bretagne ou de Grèce.

C'était pittoresque et adorable. J'aimais toujours cette sensation quand j'arrivais dans une ville. J'entendais les mouettes au loin. On entend les sons lointains puis d'un coup tout apparait, la ville, le port. Comme une ouverture. C'était magique, je me sentais bien. J'étais dans un instant de présence intense. J'ai visité l'Église de la vierge Marina Blanca. Quelque chose voulait sortir de mon coeur alors j'ai commencé à émettre des sons de plus en plus forts, de plus en plus nombreux. J'ai chanté et dansé dans mon coeur bloqué de l'extérieur. C'était pur. L'environnement était blanchâtre, clinique, épuré. La lumière sur la mer divin spectacle. Quand je suis sorti de l'église mes yeux ont été comme nettoyés par le blanc, purifiés. Mon coeur était doux. Je suis descendu par les petites ruelles jusqu'au port.

J'étais attablé à un café à écrire et regarder l'environnement et soudainement j'ai vu une balle de tennis rebondir devant moi puis j'ai vu Andreas la récupérer avec maladresse. Toujours pressé, précipité, agité. Cet homme était

vraiment curieux. Il était étrange. Il disait que ça l'avait aidé aujourd'hui de marcher avec cette balle. Ça l'avait rassuré, conforté. Il avait pu éloigner ses pensées, comme un anti stress.

Que fuyait-il ? Qu'avait-il vécu ? Quels traumatismes et expériences lui avaient donné ce besoin constant de combler, de s'occuper ? Andreas fumait aussi. Il devait toujours avoir quelque chose dans ces mains pour s'occuper. Finalement il s'est calmé, son mental était plus posé et il s'est assis sur un banc à côté. Il était étrangement narcissique, parfois comme moi. Peut-être est ce le propre de beaucoup d'artistes ? Ou peut-être que je projetais, j'imaginai ? Les artistes ont besoin de se sentir aimés, de se sentir admirés. Oui ça se voyait qu'il aimait parler de lui. Ça se voyait qu'il aimait qu'on s'intéresse à lui. Il répondait volontiers à mes questions. Il était sûrement un vata comme moi. Peut-être mon alter ego, moi en plus vieux... Ce besoin d'être admiré allait de pair avec cette tendance à admirer, à fantasmer, à imaginer son monde idéal, son monde perdu, oublié.

Il est parti... On ne s'est plus revus...

J'ai déambulé. Je marchais pour laisser mon esprit libre, déconditionné, déconstruit pour laisser voguer l'inspiration, les associations.

Qu'on me regarde, qu'on me regarde. Qu'on regarde mon look atypique de pèlerin.

Je suis allé prendre un bain de soleil à la plage. Je laissais le soleil me raffermir ou m'endormir. Je laissais les vagues me caresser le corps.

Puis j'ai repris ma marche sans rencontres.

Je pensais que j'allais faire la fête à Luarda mais finalement rien de tout ça.

Je suis parti... Je suis parti en quête d'un endroit où dormir. J'ai marché plus d'une heure trente entre les champs, le soleil se couchait. Je ne trouvais pas de bon endroit pour tendre mon hamac. Le paysage était désert ou bien les arbres étaient trop espacés. C'était agréable de marcher après 18h le soleil ne brûlait plus, n'assommait plus. Je ne trouvais pas et je commençais à fatiguer. J'ai vu une auberge ouverte. Elle était un peu plus chère mais il restait des lits libres. Je me suis résigné, j'y passerais la nuit.

J'ai fait la connaissance de deux italiens de 17 et 19 ans. Ravi voulait commencer des études d'archéologie. Cynthia était en étude de sciences politiques. Ils étaient doux, leurs visages, leur voix. Leur simplicité. Nous avons partagé une bouteille de Cidre avec nos repas respectifs. Du pain, du fromage, des conserves.

Le lendemain j'allais à la Caridad pour 7-8h de marche. Ça faisait quelques jours que je marchais 20km ou moins. Comment allais-je gérer ça?

Ça va être bien pour mes pensées, pour se dénuder. Je ressentais que j'avais pas assez marché. Il me restait 8 jours de marche pour aller jusqu'à Santiago mais j'en avais besoin de plus, j'avais encore des tas de choses à expulser. À lâcher. Je dois marcher jusqu'à me vider.

Mon Dieu purifie moi. Tout vider. Tout lâcher. M'abandonner. Lâcher prise. Jusqu'à l'épuisement corporel et la libération de l'âme. De l'Akasha. J'étais toujours dans mes mauvaises habitudes et archaïques prisons. J'étais la pour un changement mais je fais tout comme avant, comme dans la vie normale. Vieilles addictions, automatismes allez vous en ! Je vais me libérer. Marcher plus de kilomètres que la mort peut suivre, jusqu'à que mort s'en suive. Je veux être épuisé, poncé. J'avais reçu un message de ma grand mère. Elle me disait de continuer mon chemin car tout le monde en avait bien besoin. J'allais marcher pour mon grand père qui avait perdu la vue il y a quelques mois. Accomplir. Accomplir les choses. Finir les choses. Faire durer les choses. Attraper la longueur et la profondeur. Affronter la longueur et son expérience. C'est l'expérience de la profondeur et de l'intense. Je ne suis pas écouté. Je ne me suis pas écouté. Mon corps et mon coeur. J'ai écouté le confort. En effet oui quand je suis arrivé à La caridad je voulais encore marcher. J'étais parti à l'aube, dans la nuit encore couchée. L'orage avait rugi toute la nuit et les éclairs ornaient le ciel. Les couleurs du ciel étaient violacées, indigos mais quand les éclairs apparaissaient, elles se teintaient de vert, de turquoise, de cyan. Qu'est ce que c'était puissant ! Je ressentais la force du ciel. C'était beau. Une légère pluie s'égouttait jusqu'à que j'arrive à Villapedre. J'y ai pris un petit déjeuner en compagnie d'autres pèlerins.

Puis une pluie diluvienne et catastrophique a envahit le paysage. Pendant plusieurs heures...

Je marchais sous la pluie avec mon poncho quand j'ai fait la rencontre d'Elsa. Elle était californienne. Elle passait l'été en Europe. À Los Angeles elle travaillait dans l'investissement mais elle m'a confié qu'elle n'aimait plus, elle avait eu une prise de conscience sur le chemin. Elle voulait changer de taf, changer de vie ? Elle avait marché dans les Pyrénées sur le GR10. Puis elle avait fait le camino portugais depuis Lisbonne. Elle marchait avec Pietro qui était italien. J'ai peu discuté avec lui mais j'ai appris par Elsa qu'il était violoniste. Elsa avait un rire et un sourire très communicatif. Elle avait cette parure chaleureuse des Américains, tantôt teintée de superficialité mais dans la joie et l'accueil. Je me souviens d'un moment où sa spontanéité joviale m'a touchée. Je prenais une photo avec mon appareil jetable sous la pluie. Elle m'a dit «Hey you looks so happy ! ». C'était son sourire qui me rendait heureux, naïf

et spontané. On s'est séparés quand je suis arrivé à l'auberge de la Caridad, elle continuait cinq heures de plus pour Ribadeo avec Pietro.

J'ai fait la rencontre de Andrea qui était espagnole. À ce stade du chemin j'allais voir beaucoup plus d'espagnols. C'était son premier jour de marche, elle avait mal aux pieds. Elle avait des ampoules avec toute la pluie qu'on avait reçu aujourd'hui. Elle faisait des études de philosophie et de droit. J'ai senti une forte énergie féminine. Elle avait sa vulnérabilité. Comme si elle se plaçait inférieure, elle demandait indirectement de l'aide, du soutien, du réconfort. Elle se sentait dépendante, accrochée, attachée, enchaînée... On a discuté un moment. Je verrais les jours suivants sa force, son énergie, son aise.

Quand je suis arrivé il y avait aussi une femme avec des jeunes enfants. Elle avait mis de la musique sur son smartphone. Cette musique me faisait penser à la bande sonore du film *Le Temps des Gitans*. Je l'avais beaucoup écouté avant de partir marcher. Elle me donnait le nom du groupe: A Banda de Loba. C'était un groupe Galicien.

Le jour suivant j'arriverais en Galice, la région sacrée, de Santiago. À l'auberge il y avait Salud et Bruno. Ils étaient suisses, de Neuchâtel. Mais Salud avait passé sa jeunesse en Espagne, elle parlait alors assez bien. Ils devaient avoir aux alentours de soixante ans. Salud m'appelait «le parisien» depuis qu'on s'était croisé succinctement une fois sur le chemin. Il y avait un groupe de cycliste que j'avais déjà croisé plusieurs fois. Salud était remontée parce qu'ils étaient arrivés, avaient pris des lits à l'auberge à la place des pèlerins qui étaient sensés être prioritaires. Elle jugeait un peu vite et se remontait fort. J'ai parlé avec elle pour qu'elle se détache de ça, de ses émotions. Elle en semblait trop proche.

Un jeune homme est arrivé devant l'auberge qui était au milieu du chemin, on ne pouvait pas la louper. D'ailleurs j'avais été surpris d'arriver aussi vite et aussi tôt, j'avais été un peu pris de cours quand Elsa m'a dit au revoir, j'aurais pu continuer. Peut-être aurais-je du?

Il s'appelait Lorenzo, il était colombien. Il avait une mine béate et pure. Peut-être que je voyais de la pureté sur tous les visages, je pense que c'était plutôt le chemin qui rendait les gens heureux. Il vivait en Espagne où il faisait des études de droit. Il y avait un oranger et un citronnier dans le jardin voisin. J'ai voulu le cueillir. J'ai demandé à Lorenzo si je pouvais emprunter son bâton, je suis descendu sur la berge d'un petit torrent pour aller de l'autre côté et me rapprocher des arbres, j'ai frappé les fruits avec le bâton. J'ai ramassé les oranges là où elles tombaient. Mais je n'ai pas réussi à cueillir les citrons. J'avais 5-6 oranges on en a partagé et j'ai posé les autres dans la cuisine.

On arrivait en Galice et les auberges devenaient vite complètes. Andrea était stressée, elle appelait toutes les auberges dans la détresse. L'auberge municipale partout en Galice s'appelait la Xunta de Galicia. Les galiciens adorent les x, partout, qui remplacent les j, les g...

Une fois arrivé et après avoir fait connaissance avec tous les pèlerins je suis sorti dans le village pour écrire une lettre. Je marchais pour mes «abuelos», je

pense à eux. Je regardais de loin les autres pèlerins qui marchaient, étaient allongés dans le parc, perdus ou se laissant porter. J'ai mangé des biscuits et un soda Kas limon, partout ici, remplace le Fanta.

Je retrouverai Cédric dans quelques jours, avant Santiago.

Ensuite je suis allé à l'église du village. Les cyclistes m'avaient proposé de les rejoindre à la plage mais je n'avais pas envie de marcher 30min.

Un groupe de vieilles dames chantaient dans l'église. Elles préparaient une célébration; J'espérais les revoir à la messe le soir même mais il n'en était rien. La messe a été fade, brève, courte, à l'espagnole comme dirait mon grand père, que j'ai eu au téléphone juste après avec ma grand mère, ils avaient reçus ma lettre. Malgré cette messe simplette j'ai confié «la salud de mis abuelos» au prêtre qui célébrait la messe.

Je voulais encore marcher, expulser, libérer, me vider, me fatiguer.

Je suis rentré calme et apaisé mais j'étais en grande introspection.

Il y avait une deuxième Andrea à l'auberge. J'ai pris le repas du soir avec les deux et Lorenzo et Frederica, une italienne, elle avait fait 40 km dans la journée. Andrea était la première personne que j'avais rencontré ici à La Caridad. Quand elle est partie se coucher elle m'a tendu un petit papier avec son numéro de téléphone pour que je la contacte sur ce que je faisais, où j'allais le lendemain. En disant «Es para amigos»

Comme des adolescents, c'était mignon.

Les éclairs couronnaient les champs de maïs encore vierges. L'atmosphère était particulière, comme sur une autre planète. J'étais parti tôt avant six heures. J'avais marché une bonne heure dans la nuit, dans le froid, sous le vent et l'orage. La lumière douce, voilée par les nuages se levait. Le ciel était toujours traître, j'en étais méfiant. Le soleil apparaissait d'un orange intense derrière moi. Le soleil éclairait ma route. Les matinées pluvieuses laissaient place aux après-midis ensoleillés. La pluie m'a accompagnée toute la matinée. Je me souviens je me suis abrité sous un porche circulaire près d'une église. Je regardais le déluge en mangeant. Essentiellement des fruits et des noix.

Je suis ensuite arrivé à la Tapia de Casariego.

C'était magique. C'était mystique.

Sous la pluie et le tonnerre.

Sous cette lumière sombre

En enfer ou au paradis.

On se serait cru sur une autre planète.

Dans le Mordor de Tolkien ou un conte scandinave..

L'ambiance était particulière. Je regardais la mer sauvage dans cette pureté noire.

Vêtu de ma cape de pluie et de mes fidèles bâtons qui ne me quittaient plus depuis que j'avais quitté Cédric. Souvenir du primitivo. Souvenir d'un autre camino. Lui il avait continué dans le sauvage et familial primitivo. Les champs de blé, de maïs et de tournesols accompagnaient toujours mon chemin.

Je suis arrivé sur le pont de l'A8 reliant Figueras et Ribadeo. Ça y est j'étais arrivé en Galice. J'étais heureux. Le chemin touchait à sa fin. Je m'interrogeais de tout ces souvenirs oubliés. Sur le pont le vent était si fort, si puissant, accentué par la vitesse des voitures. Ma campe s'envolait...

Teinté de nostalgie je voyais le paysage s'éloigner sous la pluie. La mer à perte de vue, je semblais aller vers l'infini. Les montagnes se superposaient dans leurs dégradés translucides, teintes bleutées, nuages veloutés.

J'ai vu une borne avec écrit 190 km aujourd'hui. Il ne me restait que quelques kilomètres avant la ville sacrée. Je m'enfonçais dans mes noirceurs et mon vide. Je regrettais de ne pas avoir approfondi les rencontres qui en valaient la peine. Je craignais d'être passé à côté de quelque chose. Je me retrouve seul maintenant, aussi seul qu'avant.

Les choses de la vie d'avant me manquent. Pourquoi je pense déjà à la fin? C'était censé être un aller, pas un retour.

J'avais rencontré des gens mais je ne m'y étais pas assez intéressé, j'avais fui, voulu me protéger. C'était superficiel. Étapes par étapes, sans prendre le temps de faire étape en soi, on est tenté de rester en superficie. Comme une fuite. Sans profondeur et sans suite.

Plus on approche de la fin, plus il faut s'accrocher, il faut se rapprocher.. De soi, des autres, du monde. Je repartirais, libre et sans attaches.

Je suis arrivé sous la pluie à la Xunta de Galicia. Il n'était que 11h. J'ai passé les deux heures à m'abriter dans le renforcement de la fenêtre en position foetale à écrire de la poésie et à écouter de la musique.

J'étais épuisé. Quand j'avais dépassé cette espagnole (je l'avais rencontré à Avilés)... Pourquoi on se presse sans cesse? J'étais libre et sans laisse. Étais-je libre et sans liesse?

J'ai rencontré Tomas en sortant du supermarché de Ribadeo. il était à la rue depuis un an à cause du covid, il travaillait auparavant dans le tourisme. Il parlait sept langues mais il était d'un pays balkan, je ne sais plus lequel....Il s'était rendu compte à 40 ans qu'il profitait de la vie, visitait des centaines de pays, faisait la fête avec les touristes et les habitants mais qu'il n'avait rien construit, aucune stabilité, aucune sécurité. Il avait désiré mais rien construit. Et il s'était retrouvé du jour au lendemain sans travail, sans maison, sans argent. Mais il me disait qu'il avait confiance, que les gens le reconnaissaient et lui donnaient des choses. Je l'ai salué et j'ai continué mon chemin. Il y avait au café de l'autre côté de la rue cette italienne qui était arrivée tardivement à l'auberge aujourd'hui. Elle s'appelait Maria, elle me rendait curieux.

J'ai croisé ce couple espagnol, ils faisaient partie de ces gens que je croisais, avec lesquelles j'échangeais un holà mais sans en savoir davantage sur eux. Elle s'appelait Raquel et lui je ne me souviens plus de son prénom.

J'ai traversé la place du village et les vieilles ruelles historiques, j'ai observé le clocher cassé d'une église, les mouettes s'étant perdues dans le plafond de

la ville, les gamins jouant au foot contre le mur d'une église. Les étudiants et vacanciers parlant forts aux terrasses des bars et des cafés. L'air iodé arrivait à mes naseaux, je suis rentré à l'auberge en longeant le port.

J'avais acheté des crayons et des stylos pour dessiner et écrire dans le carnet que m'avais offert Andrea (la deuxième), que m'avait donné le monde. Elle l'avait acheté à Barcelone.

Armando venait du Paraguay mais il vivait à Madrid. Il m'a demandé s'il pouvait prendre en photo mes mains. Mes ongles colorés d'orange et l'écriture orangé de mon carnet. Lui aussi écrivait en plus de son loisir photographique. J'ai appris qu'il avait publié un recueil de poésies «Poemas perdientes desde la distancia, Armando Nar Alsina». Je lui ai demandé s'il était artiste. Il m'a répondu «Intento, intento» (j'essaye, j'essaye). Je lui faisais penser à son fils qui était sensible. Il travaillait dans un bar à Madrid. On est partis tous un peu en même temps de l'auberge de Ribadeo ce matin là. J'ai marché un peu seul mais j'ai fait face à la réalité, il y avait beaucoup de pèlerins. J'ai marché avec Armando et Franqui pour qui c'était son premier jour de marche. J'avais rencontré Cristian qui venait de Barcelone. J'apprends à faire peu à peu la connaissance de Maria, elle avait fait des études de philosophie. Elle avait travaillé un peu mais voulait reprendre des études pour travailler avec les enfants. C'était son premier camino de Santiago mais elle avait déjà bien parcouru les chemins d'Italie. Je m'étais assis dans l'herbe face aux vallées prospères pour manger un morceau d'empenada et dessiner un peu puis j'ai marché avec elle. La journée se déroulait sous un soleil agréable, modéré entre les forêts et des sentiers serpentant la montagne et les villages.



Quand on s'était arrêtés à un café dans la matinée, il y avait cet homme de 55 ans qui faisait entre 50 et 70 km par jour, il était à la bière dès 10h du matin. J'ai rencontré Medhi qui m'a appris que cet homme avait perdu sa femme il y a 7 ans. Marcher, se faire souffrir, s'oublier c'était son seul moyen de survivre. Medhi avait commencé le chemin il y a quelques jours à Lluçanès. Il avait encore l'esprit très agité et très rempli, sali. Medhi avait 23 ans et faisait des études d'architecture à València. Ça faisait 4 ans qu'il habitait en Espagne. On parlait français car Medhi était marocain. On a marché le reste de l'étape jusqu'à Lourença. On a parlé de méditation, de Dieu, de la nature, de la vie. Il était spirituel. Il m'a raconté une expérience mystique très intense qu'il avait vécu sous l'effets de champignons hallucinogènes. Il avait touché l'essence, la conscience, cette chose qui reste lorsque l'ego n'est plus. Ce qui est quand plus rien n'est. Ce quelque chose. L'ego se met dans ta tête, dans ton corps, dans ton cœur. L'ego se faufile partout où il peut, dans les interstices et les insécurités, les blessures et les fragilités pour s'inventer une identité factice. Nous avons ainsi rapidement connecté avec Medhi, le temps était passé vite. Nous nous sommes posés auprès d'un arbre pour faire une pause et manger un peu. Nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres de la ville de Lourença, on pouvait la voir en aval de la route.

L'auberge municipale était peuplée de jeunes espagnols. Ces personnes qui marchaient seulement les derniers kilomètres du camino alors que j'avais

commencé depuis un mois. C'est vrai j'ai eu des pensées négatives et ju-geantes, stigmatisantes sur ces gens là. Ils n'étaient pas du tout dans la même énergie que moi.

J'ai rencontré un autre espagnol qui faisait des études d'architecture. Il avait 20 ans et c'était son cinquième chemin mais c'était son premier chemin tout seul. J'ai eu un peu de déception et de compassion pour lui. Il avait fumé des joints et bu des bières tout l'après midi. Il faisait le chemin à sa manière, il marchait avec une petite enceinte diffusant du rap, accrochée à son sac. Il m'a proposé plusieurs fois des bières mais je n'en voulais pas, j'ai refusé à chaque fois. Je voulais me détendre, me poser alors j'ai lavé mes vêtements au soleil et j'ai fait des étirements. J'avais besoin de prendre un peu de temps seul. J'ai ressenti le besoin de marcher seul.

Je devais tenir mon coeur sinon il serait tombé. Il y avait une telle charge, une telle énergie dans cette cathédrale. J'étais trop plein, c'est comme si ce lieu pompait toute mon énergie, je me faisais vider.

J'étais arrivé dans la cathédrale au moment où une visite s'organisait. Il y avait Salud et Bruno. Je n'ai pas vraiment compris l'espagnol de la guide, elle parlait très vite mais elle nous a ouvert et invité dans des salles plus formidables les unes que les autres. Les sculptures, les ornements, les peintures, fresques et vitraux étaient dans leur beauté baroque puissants, incroyables. Elle a ouvert une dernière salle. Un retable haut de trois mètres était placé au fond de la salle. Tout autour il y avait des manuscrits, des gravures anciennes et des livres pleins de poussières. J'ai ouvert un livre et regardé les pages enluminés et gravés. Ces mots, ces prières que tu as devant toi t'apparaissent adéquats à ce moment. J'ouvre le livre et je vois sur quelle page, sur quels mots je tombe, à la manière du tarot ou du Yi king. Elle a ouvert le retable avec une grande clé usée. Une aura surprenante a surgie. C'était très fort, tout le monde s'est tût et a agrippés son coeur. Cette énergie puissante nous a fait reculer notre corps. Elle s'est répandue dans toute la pièce et nous avons poussée un son de surprise ou d'exclamation. Le retable était composé d'une douzaine ou plus de portraits de saints ou de rois avec en dessous de chacun une relique leur appartenant, des cheveux, un pan de tissu, un fémur, un bijou, un crâne...J'ai vu ça, ça m'a coupé le souffle et ouvert le coeur.

La tradition voulait qu'au Moyen-Age les pèlerins qui arrivaient dans cette cathédrale pour prier passent sous l'autel de la chapelle ou il y a un trou, on doit alors une fois s'accroupir et mettre son doigt dans le trou pour toucher le bois. À ce moment où l'on touche le bois on doit faire un vœu où une prière. Alors nous avons tous à tour de rôle effectués cette action. J'en ai profité pour prier et chanter. Quand la visite s'est finie et après avoir tamponné ma crédentiale j'ai ressenti le besoin de prier seul en silence. Une église était pour moi

un moment silencieux, seul. Un lieu de recueillement, de méditation. La visite de par son bruit m'avait un peu empêché de ressentir tout ce que ce lieu avait à m'offrir alors j'ai voulu me connecter. C'était un moment religieux, hors du temps, hors du monde.

Je suis sorti par la grande porte et j'ai été ébloui par la lumière blanchâtre du soleil. Ciel opalin. J'étais vidé, fatigué d'un coup. Je me suis écroulé sur un banc en pierre accolé à une petite fontaine. J'ai fermé les yeux, j'ai respiré, j'ai apprécié le moment. J'étais pur. J'étais joie. Rien d'autre n'existait. Et de toute façon rien d'autre n'avais besoin d'exister. Rien d'autre que ça, que là. J'ai allongé mon corps dans la douceur lumineuse de cette fin d'après midi. C'était le jeudi 12 août 2022. Merci

J'ai voulu me perdre dans le village. Me perdre dans le vague à l'âme. Finalement je suis rentré assez vite à l'auberge. J'ai préparé un bouillon de légumes avec ce que j'avais acheté au village. J'ai aussi cuit du riz et nous avons partagé le repas avec Medhi et tout ceux qui le voulaient. Ensuite nous sommes allés boire une bière au village. C'était un moment simple et sympa. Je suis rentré avec Medhi et je me suis couché.

Une feuille qui tombe sur le parterre granuleux du chemin
C'est un moment pur

Un papillon couleur milles feux qui s'agite puis se fige
C'est un moment pur

Une brise qui fait danser les brins dorés
C'est un moment pur

Les perceptions étaient plus subtiles. Je ne voyais pas mieux ou plus les choses que d'habitude mais c'était plus subtil. Tout ce que je voyait se suffisait dans sa simplicité. Tout était là. Dans chaque geste une douceur, dans chaque action, dans chaque sensation, dans chaque perception. Une observation pure, simple, sans jugement. Plus les choses se suffisaient d'elles mêmes. L'essence était là, magnifique, c'était tout ce qui comptait.

J'avais mis mes deux doigts dans le trou. J'avais touché le bois. J'avais touché l'essence. Pas verni, simplement pur. brut. acide. sec. dur. Mon coeur avait eu besoin du réconfort et du renfort de mes mains. Le silence régnait. Je comprenais, je ressentais. Je ressentais. Je comprenais. Je comprends quand Cédric dit : «c'est pas je chante, c'est ça chante !» Oui moi aussi ça chantait maintenant dans mon coeur. Ça chantait le silence dans mon coeur. La source de l'amour plus de fou, de la joie est à l'intérieur. C'est rassurant de se dire que la porte est tout près, juste là. Je passais mes journées, ma vie à chercher quelque chose, une fulgurance, une aide, une main tendue à l'exté-

rieur mais ce que je cherchais était à l'intérieur. Je peux toujours me réfugier dans la maison de mon coeur, dans la maison intérieure.

J'ai pris mon temps en ce matin du 12 août. Le dortoir aussi tôt levé partait au compte-gouttes supersonique. Je décidais de me lever lentement et de prendre tout le temps qu'il me fallait. Le temps pour écrire. Le temps pour respirer. J'ai attendu que tout le monde parte de l'auberge pour marcher. D'ici quelques jours j'allais retrouver Cédric à Baamonde. Honnêtement je dois dire que ça me travaillait un peu. Ça m'angoissait un peu. Je n'étais pas sûr que j'avais vraiment envie de le retrouver. Je me suis dit que je le retrouverais une fois que j'aurais rencontré une autre personne, la troisième. La troisième ou la quatrième. Je me suis dit que ça serait une fille, cette troisième personne. Je désirais toujours de manière têtue et stupide rencontrer une fille sur le chemin avec une grande connexion. Ça n'était toujours pas arrivé. Bon bref on se verra, troisième rencontre entre nous deux on se retrouvera, on verra comment ça se passera. Et puis je m'écouterai. Je commençai à rencontrer un grand groupe de pèlerins qui se formait peu à peu. Maria avait l'air douce et attentionnée, gentille. Elle avait l'air un peu réservée ou du moins contenue ou sensible. Sensible, elle avait l'air sensible. Timide un peu comme moi.

Le véritable amour c'est peut-être lorsqu'on est intéressé par des gens qui nous ressemblent et non qui nous comblent? On ne cherche plus à combler, à trouver ce qui nous manque chez l'autre on cherche quelqu'un comme nous, qui nous comprends, à trouver ce qui nous reste.

Il fallait que j'arrête d'attiser pitié, envie de me reconforter, de me protéger chez les autres. Complexe d'oedipe, d'infériorité et tralala. Quand on marche avec la musique, se ferme-t-on le coeur et le dialogue avec nous même, avec la nature?

J'ai vite retrouvé tout le groupe de pèlerins espagnols et italiens de l'auberge. On était face à la splendide cathédrale de Mondoñedo. J'y ai prié quelques instants.

En ayant pris maladroitement le chemin alternatif qui traversait les forêts et vallées mais par le goudron je me suis retrouvé à marcher seul. J'ai vu une auberge avec une pancarte sur laquelle était marquée «tirage de tarot» en espagnol. J'ai voulu essayer cette petite machine étrangement posée là au milieu de nulle part mais je n'avais pas assez de monnaie. J'ai parlé cependant avec un monsieur qui était tchèque, ça faisait plusieurs mois qu'il marchait. À son rythme, chacun avance à son rythme, lui il passait parfois plusieurs jours, plusieurs nuits au même endroit. De ce fait il faisait des rencontres peut-être plus authentiques. Un jour je ferais le chemin à cette allure.

J'ai ensuite fait une pause dans l'auberge d'un vieux couple. J'avais été intrigué par une indication «centro artistico». Mohamed m'a reçu chez lui. Il m'a offert un thé, «el té de La casa». C'était de la Maria Luisa, une herbe médicinales. Il m'a montré son jardin. On discutait de spiritualité, de la vie, de la mort, de bien et de mal, du camino, de la vida. Il me disait qu'il ne voulait pas séparer bien et mal, mort et vie. Chaque humain a une pulsion de mort et une pulsion de vie. Mais s'il m'avait drogué? Quelle était cette plante? J'ai eu quelques pensées méfiantes mais elles se sont vite dissipées, l'effet relaxant de l'infusion m'a calmé assez rapidement.

J'ai passé ma jambe au dessus d'une clôture en barbelés pour m'asseoir dans le champs adossé et à l'ombre d'un arbre. J'écrivais entouré de l'herbe et de papillons blancs. Ma famille, mes amis me manquaient, je pensais à eux. Je leur écrivais des lettres tout au long du chemin. C'était cependant pas simple de trouver un bureau de poste ouvert. Ils sont généralement ouverts seulement le matin mais généralement le matin je marche. Et lorsque j'arrive l'après midi trop tard, ils sont fermés. En plus je n'ai pas du tout la notion des jours ici sur le chemin, on est quel jour? Dimanche? Mais le weekend les postes sont fermées.

Je suis enfin arrivé à Abadin, j'ai décidé de rester dormir à l'auberge municipale la Xunta de Galicia de Guntan, le village accolé à Abadin. Les nuits ici en Galice étaient fraîches et humides. Le matin la rosée perlait. Le brouillard estompait les montagnes les débuts de matinées.

C'était la colo des grands enfants. Je laissais plus les choses aller et venir. Un abandon. Je me sentais plus simple, plus pur. Nacho, l'étudiant en architecture voulait me montrer la piscine naturelle. Il avait une timidité touchante. On y a retrouvé Bruno et Salud qui se baignaient. L'eau était vraiment froide mais ça faisait un bien fou. La liberté, nos corps dans l'eau vaseuse et verte. Salud était touchante, elle était un peu susceptible malgré son grand âge et son expérience de la vie. On avait parlé de ces cyclistes qui avaient volés des places aux pèlerins à l'auberge, elle m'a appris qu'ils n'avaient pas payés l'auberge. C'était mignon, elle était venue près de moi, elle voulait être rassurée, s'assurer que tout allait bien. Moi j'avais déjà oublié cet épisode, elle, elle restait sur ça. Peut-être l'avait-elle eu en travers de la gorge ? J'avais senti qu'elle avait encore ce poids bien attaché à elle. J'étais heureux de savoir qu'elle était en paix avec ça maintenant. Merci pour son honnêteté et sa gentillesse. Le grand groupe d'italiens et d'espagnols est ensuite arrivé. J'ai pu parler quelques temps avec Maria, elle me touchait. On était des enfants, des grands enfants. On s'est baigné et on a fait de la tyrolienne. Oui une petite tyrolienne était installée dans une aire de jeux sablée de l'autre côté du ponton qui menait à la piscine naturelle.

Au bout d'un temps le camino ça devient ta vie. C'est comme dans la vie si tu veux quelque chose il faut le chercher. Ça ne va pas se faire tout seul, il faut agir.

Le brouillard matinal de la Galice était toujours là. Seul. Il était seul. Eliott avait un coeur doux et chaleureux. Je me souviens nous avons marché ensemble, nous avons aperçu un écureuil traverser la route et grimper à un arbre.

J'avais discuté avec lui et Vanessa la veille.

Ils étaient à l'écoute, bienveillants, attentionnés. Disponibles, doux, attendants rien d'autre que le silence, que d'être, que de ressentir le monde. Je pouvais partager avec eux mon chemin. Ça faisait aussi un mois qu'ils étaient partis, ils avaient commencé à Irun. Ah Irun ça me semblait déjà si loin, si passé.

Le grand groupe de jeunes que je voyait depuis Lourenza était soudé, quoique peut-être enchaîné, enfermé, ils avaient les coudes et les cuisses serrés, collés. Il ne semblaient pas pouvoir se lâcher. Quitter le confort du groupe pour l'inconnu du monde, de la solitude. Ils se connaissaient tous d'un club de natation dans la ville où ils habitaient en Espagne.

Je marchais seul puis j'ai revu ce couple de Bruxelles toujours stoïque.

Jusqu'à qu'ils soient mal à l'aise. Je parlais de spiritualité avec Jesus, un vendeur de pendentifs et bijoux. Fausse superficialité, appareil ou envie d'aimer pour être aimé et reconnu. Peut-être simple loi de l'attraction. On a échangé notre lumière, couverture de l'amour. «Je ressens que ton âme est pure et joyeuse» m'a-t-il dit. Je ressens ta lumière. J'e l'ai pris en photo dans la posture du christ, il m'a donné son adresse pour que je lui envoie.

Quand je suis arrivé à Villalba il y avait des pèlerins familiers. Mais Andreas a été déçue et Nachos étonné quand je leur ai dit que je continuais jusqu'à Baamonde. J'allais retrouver Cédric ce soir. Je faisais une grosse étape de 40 km. J'ai continué ma route plus loin que l'auberge jusqu'à arriver à l'église du village. Salud et Bruno étaient présents. Ils attendaient la mariée, il y avait un mariage qui allait être célébré. J'ai attendu avec eux que la mariée, si belle avec sa robe blanche descendant de la voiture pour rentrer dans l'église. Elle était radieuse, elle avait le visage crispé, stressé face à un événement si important. Ça me rappelait les visages de ma mère et de ma soeur lors du mariage de cette dernière. Les deux fiancés sont rentrés beaux et aimants et la messe a commencé. Je suis rentré quelques minutes pour observer l'intérieur de l'église et me recueillir dans mon coeur. Tant bien que mal avec le bruit, la foule et l'orgue. Puis j'ai écouté la cérémonie de l'extérieur en mangeant mon casse-croute de mi-journée. J'ai marché seul tout l'après midi. c'était plus silencieux dans ma tête. C'était plus pur. Simple. Je contemple les pensées

comme je contemple le paysage avec le même attachement. Le soleil en Galice était lourd, écrasant l'après midi.

Je repense à ce carton circulaire qui a roulé jusqu'à mes pieds lorsque j'étais à Villalba. Il y était inscrit dessus 01/2023. Était-ce un numéro secret, une mystérieuse date. Qu'allait il se passer en janvier 2023 ?

J'étais assis sur une souche d'arbre je contemplais les champs et les montagnes, les forêts d'éoliennes au loin. Parfois la peur du vide et l'angoisse accompagnaient ma solitude. Il n'y avait rien. Juste le Tout cosmique. Je suis enfin arrivé à la grande auberge de Baamonde après une fin interminable. Comme prévu Cédric était là. C'était simple, doux. C'était équilibré. Après avoir pris ma douche et m'être posé nous avons partagé un bon repas avec comme toujours du bon fromage et des bonnes discussions. On était allongé dans le jardin de l'auberge, l'herbe tapissant nos corps. On s'est fait un câlin de retrouvailles.

J'ai ensuite appelé ma meilleure amie. Sa voix laissait transparaître de la joie et de la sérénité, de la plénitude. Elle était paisible, en randonnée itinérante avec son père. Ça m'a fait chaud au coeur de sentir sa présence même à travers le fil invisible.

Je cherchais quelque chose qui n'existait pas. Je cherchais quelque chose qui me permettrait de me fuir. Je me suis rendu compte que je cherchais dans ma tête mais ce que je cherchais était dans mon coeur. Qu'est ce qu'on peut se battre avec sa tête! Eux ils avaient mal aux pieds, moi j'avais mal à la tête, mon problème me venait de ma tête. La blessure et le soin étaient à chercher dans mon coeur. Le mental te perds plus qu'il t'éclaire, il te fait faire n'importe quoi, il embrouille et tourne sur lui même. Traître, tronqué il se perd et te perds. Il a son utilité mais sa nature est multipliée, dispersée, époncée.

Cédric était réveillé depuis 6h du matin, j'avais dormi plus longtemps, la journée de la veille m'avait bien fatigué. On est alors parti à 8h. C'était la première journée où j'ai marché tout le long avec quelqu'un. C'était intéressant, pas si fatigant. J'essayais de gérer et comprendre, ressentir mes énergies. J'apprenais des centaines de choses avec Cédric, le nom des plantes hallucinogènes, mortelles ou comestibles sur le bord de la route ou l'expérience de la première éolienne. Pas un seul moment de solitude. On se l'accordait entre nous, la solitude.

À la source miraculeuse de la chapelle de Santo Alberte j'ai mis l'eau sur mon visage, sur mes yeux en pensant à mon grand père. J'ai fait un dessin au crayon à papier sur mon nouveau carnet. Après 32 jours je m'autorisais à dessiner. Sur mon coeur. J'ai arrosé et massé mon coeur. Cédric avait ouvert des parcelles de mon coeur. Ça me rappelle ce moment lors du jour de notre rencontre. On longeait une série de long tuyaux jaunes infinis qui bordaient le chemin granuleux. Ils séparaient le sentier et le paysage au loin. Je faisais le pitre en équilibre sur une de ces canalisations qui transportait je ne sais quoi. Il m'apprenait les premiers versets du yoga sutra en s'interrompant: «les humains inventent vraiment des trucs bizarres». On avait ensuite traversé des chemins de fers par des escaliers métalliques cernés de grillages. Dans une ambiance dystopique industrielle. Je me souviens de ces moments comme si ils avaient à la fois toujours et jamais existé. Après avoir marché par cette forêt de mousse et d'atmosphère verte on est

arrivé à un marché local. Le rendez vous des habitants du coin. Une dame nous a vendu des empenadas «vegano» avec une hésitation ininterprétée qu'on regrettera plus tard en découvrant quelles n'étaient pas végétariennes. On a aussi acheté une tarte. Cédric a demandé ce que c'était dedans. Dans un moment de confusion et de vivacité il a compris que c'était de la courge spaghetti. Ça lui a rappelé sa grand-mère avec qui il faisait la cuisine. Il avait eu une grand-mère italienne, il m'a alors parlé de ses origines et souvenirs de la Provence. On a parcouru le marché, ça lui a rappelé les moments simples et provençaux avec sa mère. Il était tout émerveillé.

On a croisé le regard d'un petit vieux. Il avait une allure toute candide avec son grand sourire où il manquait des dents. Il avait des bâtons à vendre et quelques autres objets en bois. Mais il avait aussi un sac de tomates cerises. On a demandé si on pouvait en prendre, il nous répondait toujours avec des gestes simples et un sourire, pas un seul mot n'est sorti de sa bouche. J'ai commencé à me servir et il m'a dit que je pouvais en prendre plus puis il a fini par tout vider et nous a vendu le tout pour une pauvre pièce de 1 euro. Voyant nos apparences de pèlerins et mon bâton qui avait déjà bien vécu il m'a offert un bâton qui était bien plus solide mais plus léger, plus droit et plus fin. Dans ce court instant simple il avait communiqué avec son cœur, la main sur le cœur.

On s'est arrêté dans une forêt. Une croix usée et noircie, rouillée était enfoncée dans le sol, l'herbe et la mousse la colonisant. On s'est allongé pour manger un bout, Cédric a recraché le bout de l'empanadas qui n'étaient pas vegan. On a discuté de relation, de sexualité, de la vie... «Mais toi tu es un centre tête, moi je suis un centre cœur» C'est vrai qu'on avait des discussions intellectuelles, mentales. Mais on parlait peu avec le cœur, avec émotion. Surement une relation typiquement inter-masculine, andro-communicative. Ainsi après avoir réveillé mon ventre Cédric a fait une sieste. Il disait qu'il était un spécialiste de cette activité, sa préférée. Il s'est réveillé et m'a réveillé le cœur, c'est bon on était sur un autre canal. Des choses se libéraient, l'amour infusait. Je me suis rappelé de scènes de mon adolescence, du collège. J'avais peut-être vu des choses que je n'étais pas prêt à voir. Gabriel mon ami de la classe de sixième m'avait montré un film pornographique, nous n'avions que onze ans. Un déni. Le cerveau oublie un événement traumatique. J'ai compris que c'était ça qui avait bloqué ma sexualité pendant des années même jusqu'à maintenant. J'avais eu une puberté beaucoup plus tardive que la plupart des autres adolescents, je n'avais pas pu échapper au fantasme et au désir ou à la soumission de comparaison sans cesse. Le souvenir était caché, je savais ce qu'il s'était passé mais je n'avais plus accès aux images. Un jour ça explosera, ça surgira et tout se clarifiera sûrement, non sans douleur. Mais je pourrais dépasser cette peur, cette boule bloquée au fond de mon cœur, au fond de mon bas ventre. Il ne me restait qu'à attendre ou peut-être que

la pratique d'hypnothérapeute de Cédric m'aiderait. Allait-on enfin faire cette hypnose?

Le souvenir flou, imprécis, effacé. Tout cela me faisait cogiter mais j'essayais de rester dans mon coeur. Je ne voulais plus le fermer, plus jamais.

On a marché en discutant beaucoup. Mais à vrai dire c'était surtout Cédric qui faisait la conversation. Il m'apprenait toutes ces théories que j'ai oublié comme la plupart des choses abstraites dont il parlait. Je ressentais et retenais sur le moment mais j'oubliais quelques temps après.

Comment étaient fabriquées les éoliennes? Cédric était remonté. Il trouvait que ces parcs éoliens détruisaient le paysage. Moi j'en trouvais une certaine valeur esthétique. Tu te rends compte on peut installer des éoliennes à 500 m d'une habitation. C'est vrai que même lorsqu'on passait à 1km ça faisait une certain boucan abominable. Un vibronnement étouffé. Avec les pales immenses qui chassaient (ou attrapaient) le vent. Sur quelques sujets on ne pourrait jamais être d'accord. Malgré sa grande dévotion christique Cédric était aussi rigide et froid que son visage le disait. Il ne comprenait pas l'art abstrait, expressionniste et conceptuel. On parlait, on parlait, on marchait, on marchait mais on ne savais pas où on allait.

Namo (a)valokitesh Vara. Merci Je t'aime. On a chanté le chant de la compassion. Le chant de l'amour des êtres chers. On a pris notre temps cette journée, entre des pauses pour discuter ou manger un bout de fromage dans l'herbe ou sur le coté du sentier. Des moments de tendresse entre nous prenaient plus souvent vie. Quelque chose s'était passé aujourd'hui.

On est finalement arrivé à 21h passée au monastère de Sobrado. Cédric était énervé et moi j'en pouvais plus, on avait du retourner sur nos pas quand on s'était aperçu qu'on avait fait 3 kilomètres dans le sens inverse. La route d'aujourd'hui avait été interminable et désagréablement constante, comme perdus au milieu d'une route infinie de la Californie ou de l'Arizona.

Le village de Sobrado était en fête. C'était la San Roque. Musique, sangria, acrobaties... Tout ça était séduisant mais nous ont voulait juste avoir un lit et dormir. On était exténués. J'avais fait plus de 74 km en deux jours. J'ai eu la surprise et la joie de retrouver dans le dortoir Marc et Giulia, ces italiens qui travaillaient à Annecy. Le lit du monastère était douillet, épais, je m'enfonçais dans les draps onctueux et la couverture chaleureuse recouvrait mon corps endolori.

La chapelle résonnait dans et hors du coeur. Les vibrations s'amplifiaient en polyphonie, en cacophonie. On était allé s'égarer dans les pièces austères du cloître. On dansait, on chantait absorbé par la résonance. La pièce était simple, les murs de pierre gris poussiéreux. Le plafond semblait s'envoler dans le ciel à l'infini, c'est ce qui faisait cette résonance si particulière. En

sanskrit, en araméen, en hébreu, en latin, en anglais. Sa voix résonnait et je tournais en rond dans la pièce. En espagnol, en français, en arabe. Un festival de sons et de mantras. Je me suis ensuite étalé par terre pour écrire et dessiner dans mon carnet. Cette danse était douce, forte, intense. Dans un autre espace mon âme a semblé s'envoler quelques instants. J'ai ressenti le besoin de prier agenouillé. Je ressentais ce besoin d'être près du sol. Mes pieds se sont même peut-être plusieurs fois décollés du sol. Cédric avait une telle énergie. Les murs avaient tremblés...

On est ensuite sortis en douceur. Les cliquetis du rideau en plastique, qui faisait office de porte nous a sorti instantanément de notre transe. On était perchés, aveuglés par la lumière. On avait assisté le matin même aux laudes du monastère. Elle avait été joyeuse. Les prêtres ont chanté en coeur avec maladresse et sincérité. Leurs robes blanches. Les murs rouges et blancs. La musique de l'orgue. Les paroles de certains. Le silence. La lumière. Ça m'a rempli d'amour, teintée d'une tristesse. Tous les souvenirs du camino me passaient joyeusement dans ma tête. On était qu'à plus que quelques kilomètres de Santiago. J'étais heureux la fin prochaine annonçait le début d'un grand chemin.

Atha yoganushasanam
Yoga schittavrittinirodhah
Tada drashtuh svarupé avasthanam
Vritti sarupyam itaratra

Le yoga c'est ici, là et maintenant. Il vas nous être transmis maintenant dans la continuité d'une transmission sans interruption. Le yoga c'est l'arrêt de l'activité automatique du mental.

Alors ainsi se révèle notre centre établi en lui même, notre nature véritable en notre coeur.

Dans le cas contraire il y a une identification de notre centre avec l'agitation du mental.

On est alors sortis tard du monastère on devait être les derniers pèlerins. J'étais toujours au cotés de Cédric et on restera à marcher ensemble jusqu'à la fin du chemin. Ce jour-ci on a décidé de faire une courte étape après nos pertitions de la veille. On a fait les courses au supermarché puis on a trouvé une auberge à Boimorto à une dizaine de kilomètres. C'était une grande auberge municipale avec beaucoup de couchages mais on étai les seuls, à peine quelques pèlerins sont arrivés plus tard.

On ne changeait pas les bonnes habitudes. On s'est pris un gros repas une fois installés à l'auberge. La vie était simple: marcher, parler, manger, dormir. Je me suis ensuite baladé autour de l'étang qui bordait la forêt autour de l'auberge. J'ai pris le temps de penser, laisser le vagabondage faire effet,

être seul. Il y avait ces moments où j'avais besoin de solitude, de connexion à mon être personnel et artistique, à ma conscience, à mon esprit. J'ai passé l'après-midi à songer, à écrire, à dessiner, à digérer. Je me renseignais sur le yoga sutra en buvant un thé. L'aubergiste avait l'air intrigué par le dessin que j'avais laissé dans le livre d'or. Cédric avait parfois des réflexions et compulsions déplacées. Je chantais plus souvent et naturellement l'amour de Dieu, des mantras. Je chantais dans la douche puis j'ai entendu la porte s'ouvrir: «C'est l'office? Je peux rentrer? » Si c'est l'office j'ai le droit de rentrer disait Cédric. J'étais mal à l'aise nu dans la douche mais j'essayais d'en rire, de son humour spécial et déplacé.

Puis Dan et Freya, un ami de Cédric et sa soeur sont arrivés à l'auberge. Ils devaient faire les derniers kilomètres du chemin avec nous. Peut-être iraient-ils aussi au Finistère.

On a dîné au restaurant du village. J'avais l'impression de manger tout le temps des pommes de terres et de la tortilla. Ils ne connaissaient pas les légumes dans ce pays?

Freya avait un don pour repérer les fruits et le courage pour les manger quels qu'ils soient, même quand ils n'étaient pas murs, elle mangeait la peau des kiwis et de tous les autres fruits.

En grec il y a sept mots pour dire amour. En français il n'y en a qu'un ou deux:

Agapé est l'amour universel, désintéressé, inconditionnel. C'est l'amour le plus fort. C'est l'amour divin. Quand tout est aligné, connexion intellectuelle, physique, spirituelle. Mystique. Chez les bouddhistes c'est le «metta» ou la bonté universelle.

Eros est l'amour du corps, érotique, sexuel. Le feu de la passion, du désir. Eros est le dieu grec de l'amour et de la fertilité. C'est un amour dévorant, explosif, exaltant qui peut amener au tantra et à la beauté spirituelle mais qui peut aussi causer violence, destruction, douleur.

Philia est l'amour affectueux, amical. Les grecs considéraient l'amour philia bien au dessus de eros car c'est un amour d'égal à égal, sans rapport de supériorité et sans attachement, dépendance émotionnel obsessionnelle. Une relation d'estime et d'affection mutuelle. C'est un amour vertueux, impartial, libre mais non sans loyauté. Deux amis qui ont vécu, grandi ensemble des moments joyeux, difficiles.

L'amour storge est l'amour familial. Il peut s'apparenter à l'amour philia car il n'y a pas d'attrait physique. C'est l'amour entre un parent et un enfant mais il peut aussi s'immiscer dans une relation amicale. Il peut aussi créer des désé-

équilibres dans des cheminements personnels quand il est trop contraint.

L'amour Ludus. Pour information ludus n'est pas un mot grec mais les grecs qualifiant tout de même cet amour. Apparent à l'eros il se complète avec du jeu. Ce jeu est la recherche de complicité, d'intimité, de séduction. C'est l'amour entre deux jeunes passionnés. C'est une des premières étapes entre deux amoureux encore ambigus. Le coeur qui palpite, le flirt, les premiers contacts, les taquineries, les sentiments d'euphorie, de béatitude. Le ludique se perd au fur et à mesure dans les relations à long terme mais il est un pan essentiel à perdurer dans la relation.

L'amour mania est l'amour obsessionnel. Déséquilibré il entraîne folie et obsession. Une relation entre un sauveur et un sauvé, une victime et un bourreau, un souffrant et un aidant. Il peut conduire à des sentiments de jalousie et de possession. Il conduit à de la codépendance.

L'amour pragma est l'amour qui a bien vieilli. Comme un vin qui a bien vieilli. C'est l'amour qu'on retrouve dans un vieux couple uni qui a traversé toutes les épreuves ou une longue amitié. Il va au delà du physique dépasse toutes les barrières dans l'harmonie de toutes les années passées. Malheureusement dans notre société supersonique ou tout vas tres vite et ou tout est inconstant il est difficile à trouver car on passe plus de temps à trouver le bon amour, l'amour parfait plutôt qu'à entretenir, préserver ce qu'on a déjà. L'herbe n'est pas plus verte ailleurs. Tolérance et patience.

Philautia est l'amour de soi. Pour aimer l'autre il est essentiel de s'aimer soi même. Pour partager, rayonner il est essentiel de trouver l'amour en sa source, en son coeur. Afin de ne pas puiser, vider l'amour chez l'autre. La source est en toi ne t'affole pas tu la trouvera. La compassion envers soi même pour être à l'aise dans sa peau et se mettre au service du beau, de l'autre.

Il y a d'autres formes d'amour comme xena, pathos, narcissique...

L'amour véritable, durable devrait idéalement comporter toutes ces composantes, ces pans, ces facettes. C'est quand il y a la bonté aimante, la compassion, le détachement émotionnel et la joie. Une connexion sur tous les plans mais aucune dépendance ou attraction malsaine. Un amour pur, fort et libre de toutes attentes ou attachement.

Dans nos sociétés contemporaines où la solitude subie, dépressive côtoie la surproduction de liens sociaux. Paradoxalement cette accessibilité à avoir des liens sociaux quoiqu'un peu artificiels, non authentiques voire virtuels crée beaucoup d'exclusion et de solitude chez de nombreuses personnes. Il peut alors être difficile de trouver ou de comprendre, de ressentir cet amour

authentique, véritable et durable. C'est le constat de notre société de consommation et de production.

On s'est réveillés assez tard, on est partis après 8h j'avais eu besoin de dormir. On a marché sous la pluie et le froid. Avec Cédric on en revenait pas de voir les kilométrages de plus en plus ridicules sur les bornes au flèches jaunes. Nos visages s'illuminaient et avant même de se dire quoique ça soit on se regardait et on s'éteignait. On ne réalisait pas. On pensait à la même chose en même temps, nos yeux ébahis, étonnés. J'acceptais de plus en plus la tendresse et le tactile de Cédric. On était amis, il avait débloqué un amour enfermé qui n'étais pas à l'aise avant de sortir. Sous la pluie on chantait, je chantais. Chanter Krishna pour arrêter la pluie ou la faire naître. S'ancrer ou s'envoler. Lâcher ou poser ses pieds par terre. Je marchais souvent seul devant. Je pensais beaucoup avant l'arrivée. Voulais-je finir le pèlerinage tout seul ou avec quelqu'un?

La solitude mon confort, ma bulle, un mécanisme de fuite ou de survie. Je me rappelle on s'est arrêtés tous ensemble s'abriter près d'un lavoir. On a mangé du fromage, des légumes, des fruits et des noix. Des fruits repérés et cueillis par Freya sur la route. Dan parlait de leur enfance en Iran. Avec Cédric ils discutaient sur la langue persane et arabe. Freya avait fait sa transition de genre il y a à peine plus d'un an. Dan expliquait que c'était bizarre pour lui il avait toujours eu un frère et du jour au lendemain ce frère était désormais une soeur. Mais depuis il avait appris à accepter.

Freya n'en pouvait plus elle était très fatiguée et avait mal aux jambes.

Quand on s'est arrêtés pour se reposer, des pierres et cailloux étaient posés sur une borne de kilométrage. Cédric a trouvé une pierre de ses compagnons de route du chemin primitivo. Leurs noms et des mots d'amour étaient gravés sur la pierre. À ce stade les mots d'amour, de réflexion, de spiritualité, de joie ou d'espoir envahissaient les murs, les tunnels. Je me souviens on s'est arrêtés un long instant à déchiffrer tous les graffitis et mots gravés dans un grand tunnel semblable à ceux qu'on avait l'habitude de passer depuis le début de l'aventure. Il y en avaient des puissants, des comiques, des simples, des vrais, des purs ou des incompréhensibles, des conceptuels.

«Hare Krishna Hare Krishna» On chantait sous et pour la résonance du tunnel.

Il n'y a que l'amour, il n'y a que l'amour. Si une détresse t'afflige, si une obsession te bloque regarde avec le coeur. Il n'y a que l'amour. S'il n'y a pas de solution il y a l'amour.

L'auberge était une vieille maison d'hôte. La décoration était colorée, kitsch. On a tamponné nos crédenciales des derniers tampons. Les lits étaient épais,

confortables. On avait prévu de faire «la pasta» dans la cuisine de la maison d'hôte mais le supermarché fermé, on est allé à diner au restaurant. J'avais l'impression de faire le radin avec tous ces restau que m'offrait Cédric. J'avais toujours une légère angoisse, que ressentais-je pour Cédric et qu'allait-il faire? Qu'allons nous faire? Comment la proximité de notre relation allait évoluer?

On s'est sans cesse pris en photos devant les panneaux annonçant des kilométrages de plus en petits pour Santiago.

Freya marchait comme un pantin. Ces muscles congestionnés et raides la laissait à la traine derrière nous. Moi aussi je commençais à être fatigué. On se levait tôt sur le chemin et je voulais me lever de plus en plus tard, dormir, dormir j'avais besoin de dormir. Dans le jardin de l'auberge Cédric tournait en rond. Je le voyais marchant sur l'herbe, par moment observant une plante ou une fleur, caressant une pierre, cueillant un fruit ou examinant une nervure. Il était sensible, il était à fleur de peau. Il avait appelé ses parents, ils avaient pleurés.

Je l'observais. Sans lui il manquait quelque chose. Sans lui j'étais perdu. Je n'ai plus de repères. Je cherche sans cesse son crâne rasé.

Dernière matinée. À 6h30 on était en train de marcher. On voulait arriver tôt pour éviter la foule. On a traversé la forêt dans l'aube sombre. Ce sont les zones industrielles et les abords de la ville qui sont apparues le jour levé. On s'est arrêtés pour tous s'attendre. La grande ville de Santiago s'annonçait. C'était la plus grande ville de tout le voyage. Devant la Cathédrale. Quelle charge! Majestueux Santiago. Les espagnols avaient le goût de la démesure, du gigantisme. La cathédrale était immense, ornées de baroqueries complexes et détaillées, des volutes, des bas reliefs, des colonnades, des croix de partout.

C'était beau mais étrangement je ne ressentais rien. Ou si. Devant cette grandeur si je ressentais un sentiment de vide. Je comprenais pourquoi la plupart des pèlerins continuent le pèlerinage jusqu'au Finistère. On ne peut pas arrêter le pèlerinage ici on ne peut pas s'arrêter de marcher, notre corps crie encore. On a pas accompli, on a pas fini de marcher. Pour s'arrêter de marcher il nous faut une indication qu'on ne peut plus marcher. Il faut être face à la mer, face au vide. On ira jusqu'au kilomètre zéro.

Après ce moment de contemplation et de méditation (et de photos) devant la Cathédrale. Un moment de réalisation, de silence. On s'est dirigé vers le bureau des pèlerins. Maintenant tout était digitalisé. Même dans cette situation on devait s'inscrire sur un formulaire numérique pour avoir un numéro de liste d'attente pour venir chercher sa Compostela. Bien évidemment ma malédiction technologique a eu raison de moi. Le formulaire ne fonctionnait

pas sur mon téléphone. J'ai rempli un papier et c'est bien plus simple comme ça. On a fait la queue et on a récupéré notre Compostela, diplôme symbolique du pèlerin.

J'étais arrivé, j'avais réussi, j'ai appelé mes parents. J'avais simplement besoin de leur témoigner mon amour. Je leur disais que je les aimais et eux me parlaient du beau temps, ça m'a fait rire, leur gêne peut-être. Oui le ciel était bleu ici mi août à Santiago. Décalage. En attendant l'ouverture de la messe dans la cathédrale on s'est assis dans un café. La ville était grouillante de monde. Atmosphère étouffante, on faisait la queue dans les rues.

La cathédrale était encore plus envahie, plus de touristes que de pèlerins. Il y avait une vue panoptique, 360 degrés sur l'autel. De tous les cotés, par toutes les nefs et recoins on pouvait voir l'autel et les hommes d'églises parlant à cette assemblée dispersée. Chaque coin de parterre, dos de colonnes, recoin de marche était occupé par quelqu'un. Un jeune homme aux cheveux mi longs le visage vers le sol priait croix au cou pendouillant comme attiré par la terre. Une vieille famille catholique, un homme en noir, un homme rasé à la tige orange des bouddhistes et au mala dans la main. Un groupe d'amis, une femme seule, des touristes italiens. Italiens. J'ai aperçu Marc et Giulia dans la foule.. J'ai prié dans mon coeur, sorti mes chapelets et pendeloques au pied d'une colonne.

Malgré l'attraction touristique de cette scène l'ouverture de la grande messe était belle, majestueuse. J'aimais les chants et les paroles des prêtres espagnols. Mais ils ont fait la pub du viandarisme en parlant des élevages de la région en ouverture de la cérémonie et j'étais moi-même étonné voire interloqué, offusqué mais bon je passe. Je me concentre sur autre chose, sur l'essentiel. C'était un peu rigide et coincé on avait l'impression que les hommes d'églises ne ressentaient rien quand ils parlaient, quand ils chantaient, leurs visages crispés, ils se tenaient fermement debout, rien ne devait transparaître, comme des automates. Peut-être exécutaient-ils la récitation d'un texte appris par coeur il y a longtemps sans once de personnalité?

Moi je me connectais à mon coeur, je me mettais dans ma bulle.

Le botafumeiro a voltigé jusqu'au plafond à la fin de la messe. C'est ce gigantesque encensoir de 54 kg et d'1m 60 qu'une dizaine d'hommes s'appliquent à balancer travers la nef de la Cathédrale sacrée. Un beau spectacle.

J'aimais l'ouverture et l'inclusivité de Dan, sa volonté de compréhension. Cédric était remonté contre le mensonge et le capitalisme de la cérémonie. Ça me décevait je dois dire. Quand on est retournés au café chercher nos affaires pour partir d'ici il était en ébullition dans ses tripes. Mais son coeur s'est ouvert aujourd'hui et moi aussi. J'aimais aussi l'énergie des villes. J'y serais bien resté un peu plus longtemps. Mais elle me pervertissait. Tout le négatif, la toxicité, le malsain remonte à la surface. Je suis face aux vices, face au

monde, face à la paresse. Face aux miroirs. Je cherche des visages, je vois des visages, je cherche à m'oublier dans leurs yeux. Je conforte mon narcissisme dans les vitres des bâtiments ou je m'oublie dans les visages des gens. La fast life supersonique de la ville, tout vas trop vite, tout est trop. Toutes les vieilles casseroles et les compulsions font rage.

L'arc en ciel des sept niveaux d'entente des relations

Rouge : L'expression libre, joyeuse et harmonieuse de l'Energie Sexuelle dans la tendresse, le respect et le désir amoureux de s'unir. L'amour érotique = éros

Orange : Sensualité harmonieuse, fluide, chaude, douce, consommation juste, jouissance de la vie sur le plan physique incluant la nourriture, le travail, le sport et les rapports avec la nature. L'amour ludique = ludos

Jaune : objectifs professionnels visant aux même buts de Service de la Hiérarchie des Maîtres; que le travail soit une joie s'inscrivant dans la Vie de l'âme, le respect et l'harmonie avec tous les Êtres; personnalité intégrée : maîtrise des émotions pour que leurs expressions soient le reflet de notre Être Véritable. L'amour propre et hospitalier = philotia et xenia

Vert : Amour Divin (prière, dévotion) - Amour Christique (vision du partenaire comme une âme) - Amour Humain (soutien et accompagnement du partenaire sur le plan matériel) - les trois sortes d'amour s'exprimant dans le détachement, la bonté, la stabilité, la joie, la compassion, et la constance (fidélité). L'amour Agapé

Bleu : Communication authentique (CNV), expression juste, Noble Silence, Discernement, Écoute Profonde - Parole Aimante. L'amour amitié philia

Indigo : La Vision de L'Etre, Reconnaissance de L'Etre en l'autre, Inspiration, Intuition, Visions d'avenir partagées, buts de vie communs, Claire-voyance, Claire-audience. L'amour empathique = storgé

Blanc : Reconnaissance, Alignement, Union des 2 l'Ames, Volonté Divine Acceptée, Guidance Divine, Méditation, Prière en communion d'âmes avec le partenaire. L'amour dévotionnel = pragma

Cédric et Dan parlent ensemble d'histoire, de sociologie. Et moi je suis perdu quand ces deux têtes remplies, quand ces deux HP conversent. Je préfère

parler avec Freya même si on est souvent dans le mutisme et le malaise. Je sentais le besoin d'être seul je suis alors allé au supermarché acheter de la nourriture mais à partir de ce moment là j'avais envie de continuer seul, c'était plus fort que moi j'avais besoin de solitude mais j'en ai pas eu la force. Je voulais être seul, très seul. Je croyais que mon coeur me guidait, m'appelait. Mais j'ai compris que la plupart du temps c'était un mécanisme de sécurité, de l'ego. Cette liberté! Seul je me sentais libre. Je me sens libéré d'un poids, d'attaches. Bien. libre. Comme un oiseau.

Épilogue

Tout meurt et tout naît à Fistera.

Abandonne tes attachements
Abandonne ta confusion
Le pardon de Dieu
Le pardon de Dieu
Dieu il n'y a que Dieu.
Il n'y a que Dieu.
Samsara Samsara

Ce jour là il s'est passé quelque chose. La veille j'étais lourd et attaqué de toutes parts mais aujourd'hui en ce jeudi 18 août j'étais léger. On était légers à marcher dans la forêt. Aujourd'hui la joie me traversait et la paix me suffisait. Je n'étais plus attaqué, plus attaché. C'était plat. Plus rien, il n'y avait plus rien dans ma tête. Et dès qu'un petit picotement arrivait je l'observais et aussitôt il disparaissait. On s'est arrêtés au pont de Negreira, entouré de rivières, de cascades et d'un lac. Je me suis baigné dans l'eau fraîche pendant que Cédric faisait une hypnose. Il s'est passé quelque chose j'avais eu les yeux secs mais maintenant je lâchais des gouttes et des écailles. J'ai vu une scène merveilleuse ce soir. J'ai vu l'agapé. Ma rencontre avec le christ s'est enfin concrétisée. L'agapé dans l'air.
Dieu soit loué. Bissmillah.
Il est venu s'installer à coté de notre table avec son verre de vin et il a dit

juste Merci. Cédric avait chanté un florilège de prières dans la chapelle de l'auberge. J'ai vu dans leurs yeux, dans leurs sourires, dans leur peau. J'ai vu l'amour circuler. Ils irradiaient de lumière que j'ai dû m'éloigner et les laisser. On était pas dans la même dimension. Quand ils se sont pris dans les bras l'aura lumineuse enveloppait leurs corps enlacés. Quelle lumière, quel amour! J'avais les yeux humides, j'ai lâché quelques larmes. Leurs silhouettes se découpaient dans la lumière du crépuscule. J'avais lâché beaucoup de poids, j'avais ressenti et appris beaucoup en cette journée. J'avais bien fait de continuer, de l'accompagner. Ça va exploser à Fisterra. J'ai encore beaucoup de mal à pleurer, j'ai encore beaucoup de poids à lâcher. Je partirais seul quand mon coeur l'aura décidé, autrement dit quand l'Univers me dirigera.

Je devais faire cette hypnose avant de dire Au revoir et Merci. Je t'aime. Merci pour tout ce que tu m'a apporté. Merci je suis heureux de t'avoir rencontré. Tu a changé ma vie, vie à part. C'est le chemin. Le chemin a changé mon chemin. Ça n'est que le début de l'aventure. Une autre vie, en dehors de tout. Je rencontre des échantillons de Dieu et d'amour.

Rebirth 22 août 2022. Je renaiss sur la plage de Fisterra. C'est mon nouvel anniversaire. Après les spasmes ma respiration s'est apaisée. Tout s'est ralenti, tout s'est calmé. Une lumière divine était filtrée par mes paupières. Je me souviens j'étais allongé sur le sable et quand j'ai repris conscience la lumière était si forte, aveuglante. Les rochers étaient teintés de milles couleurs, de milles feux, le ciel était pur et j'ai vu les mouettes glisser sur l'eau aplaties par les nuages et le vent. Je découvrais le monde comme un enfant, c'était la fin de mon pèlerinage. J'étais absorbé par ce que je voyais, complètement présent. C'était la fin de cette vie et le début d'une autre. J'ai pris le bus. Je suis parti. J'ai ressenti un stress, des sensations bizarres dans mon corps qui s'était habitué au 4 km/h. J'ai quitté le bout du monde. Tout allait trop vite.

Dan et Freya avaient quitté l'Iran avec leurs parents. Dan avait seulement 14 ans à cette époque. Il m'a dit que c'est comme si on lui avait volé son adolescence, il a dû grandir très vite. Avec ironie il m'a dit qu'il a fait sa crise d'adolescence l'année passée, à 35 ans. Leur famille ont dû quitter l'Iran sans en rapporter un seul souvenir sinon ils auraient été repérés et rapatriés dans leur pays en guerre ou pire...Ils sont partis clandestinement dans la nuit, ils auraient pu en perdre la vie. Ils ont ensuite atterris en Belgique sans argent et sans parler français. Ça leur a créé de nombreuses complications. Des humiliations, des problèmes sociaux, des manques...Dan a un parcours de vie assez atypique. Après son adolescence en Belgique il a tout quitté pour partir sur la route. Il s'est séparé de son copain et de son logement avec un vulgaire sac sans savoir où aller. Le billet pour l'Espagne était le moins cher. Il a donc atterri en Espagne pour quelques euros. Il a construit sa vie comme ça. Il est

devenu digital nomad, entrepreneur. Il gagne son argent en voyageant partout dans le monde. Enfin j'ai essayé de le questionner plus précisément sur ça mais il est resté assez flou.

Il était en Islande avant qu'il nous rejoigne, Cédric et moi. Lorsqu'on a compris comment faire circuler l'énergie et bien l'utiliser on peut le faire avec tout, argent, amour, lumière, éléments, énergie sexuelle et créative. L'argent est simplement une énergie. On donne, on reçoit. Dan me disait qu'il évitait d'entasser des biens matériels ainsi que de l'argent. Dès qu'il a besoin de quelque chose il l'obtient puis quand il en a plus besoin il s'en débarrasse. Ainsi le cycle tourne, les éléments reviennent à toi. Si on laisse l'énergie se débloquer et circuler elle reviendra un moment ou un autre à nous. On récolte ce que l'on sème. La vie est cyclique. Comme un boomerang.

D'où vient cette tristesse naturelle ?

D'où vient ce sentiment de culpabilité perpétuel ?

Choqué, oui j'ai été choqué par l'insensibilité et la brutalité des gens. Ils se sont tous détachés, ils sont partis. Ils ont développés leur personnalité, leur ego plus tôt et sont devenus méchants, protecteurs d'eux même, ils se sont figés. À cette époque je me sentais seul et triste. Mon amour d'enfance est partie, a grandi. Au collège les gens développaient des styles, des façades, des compulsions, des protections, des mécanismes de défenses et d'attaques mais moi je n'étais qu'un gosse. Je n'étais pas prêt. Mon corps juvénile et impubère non plus. Les gens étaient sensibles et purs. Ont-ils eu peurs ? Ça m'a rendu triste. Je me suis isolé, je me suis bloqué. Je construisais mon imaginaire, ma bulle tandis que d'autres expérimentaient les rapports sociaux. À cet âge je n'avais pas la maturité et la curiosité d'aller découvrir les bulles des autres et de toute façon leurs carapaces étaient bien trop dures. J'ai créé mon confort, j'ai perdu ma joie et mon rire naturel. La joie est, c'est la coquille de l'ego qui la recouvre, la salit et la noircit.

Cédric m'a parlé de ces vies antérieures et de ces expériences chamaniques. Il dit qu'il a accès aux mémoires akashiques, les mémoires de l'inter-être, du temps, à ses avatars, ses maîtres spirituels. L'accès à la connaissance c'est le chakra du troisième œil.

On avait trouvé ce bar restau à l'ambiance colorée. On se sentait chez nous, la world family, le bar de hippies de Fistera. On était arrivés au bout du monde, c'était la fin. La fin de mon chemin mais pas la fin. Je voulais rester là bas à jamais. Je ne voulais pas rentrer.

Je pleurais mais comme toujours les larmes ne voulaient pas couler. Je me souvenais quand on était arrivé à 21h à la borne zero, la puissance de l'océan, la pierre brisée sacrée. On était arrivé à Muxia le jour se couchait dans son gouffre orangé. Là-bas loin dans l'horizon un tourbillon de feu

engloutissait tout ce qui s'en approchait. Je me laissais captiver et aspirer par cette lumière, par cette soirée. On s'est assis sur les rochers en écoutant le bruit sourd et puissant des vagues brisant les rochers de la Costa de la Muerte. On était accomplis, arrivés. Puis on a commencé à chanter, à se tenir les mains et on dansé, on faisait des cercles en dansant.

Je pensais à tout ça en laissant le paysage défiler à travers la fenêtre du bus du retour. Je longe toute la côte du Nord que j'ai traversé durant un mois à pied. Je passe par Santander, Bilbao, San Sebastian...

Je pense encore à cette dernière nuit hier à Fisterra. Le ciel noir et aspirant était peuplée d'étoiles filantes. On a du en voir une centaine, il y en avait dès qu'on regardait le ciel. Cette nuit avait/allait changer ma vie j'ai chanté, prié, espéré sur ces milliers de poussières blanches. Ces étincelles des cieus, ces étincelles de Dieu. Cette nuit était magique. La lumière cyclique du faro de Fisterra éclairait ces paillettes. Dimanche 21 août c'était la fin, la fin de tout.

Tu es un miroir pour l'autre. On t'envoie ce que tu cherches, ce que tu renvoies. Si tu renvoies de la douceur et de l'amour tu les auras en retour; On récolte ce que l'on sème. Si tu es sur la défensive ta carapace gonfle et tu te confortes, celle de ton interlocuteur. Les armures brillent et scintillent mais les fers crissent, tu t'empêches de recevoir. L'énergie ricoche interminablement sur les parois des coquilles, tu fais du ping pong entre les fers. Mais ne te tracasses pas, ne t'affoles pas, avec le temps les coquilles s'effritent et se dissolvent. La personnalité apaisée, acceptée on accède à l'amour, au coeur, à la véritable, l'alma.

J'errais dans la nuit dans la ville, plus si sacrée que ça, de Santiago, c'était la fin de mon pèlerinage. Demain je rentrais. Il y avait trois garçons aux abords de la gare, ils semblaient décidés à dormir là. Il y en avait un qui avait une guitare. Ils avaient fait le pèlerinage aussi. Je me rappelais en avoir croisé un. Il me notifia que oui on s'était vus, probablement à... hmm, oui à Olveira en Galice !

Ce jeune homme avait un visage doux et candide. Il rayonnait de joie et de simplicité. Il semblait très sensible, en particulier quand il prenait la guitare dans sa main, quand il réfléchissait ou écrivait le crayon au bout des lèvres ou dans sa main délicate. Il me rappelait mon colocataire quand j'habitais à Lyon qui était aussi italien. Ils avaient les mêmes mimiques, la même hésitation et la même gêne, la même pudeur et fragilité charmante. Les italiens avaient ce charme naturel. Je l'observais quand il prenait la guitare, son visage rond et jovial, ses mouvements de mains, sa douceur et sa concentration, son envie de bien faire, son application, sa sensibilité. L'espagnol à qui appartenait la guitare est ensuite parti. Je suis alors parti quelques instants plus tard pour me balader dans le parc à coté.

Je me rappelle avant d'être arrivé à la Gare j'avais vu une scène étonnante. Il était presque 23h, la rue était bloquée. Des ouvriers peignaient des passages piétons. Ils avaient un dispositif assez élaboré. Ils avaient un appareil de projection de peinture. Il y avait des marques de scotch de peintre. Un ouvrier aspergeait d'une poudre blanche qui devait être du sel ou de la colle je sais pas les anciennes marques de peinture puis un autre ouvrier projetait de la peinture avec un sorte d'aérographe. C'était très satisfaisant à voir, je suis resté quelques minutes à les regarder exécuter de façon régulière et automatique, comme une fiction.

Ce soir là j'ai dormi directement avec mon sac de couchage sur l'herbe qui contenait plus de terre que d'herbe, dans le parc, contre un arbre, grand dépouillement volontaire, ego dissipé.







